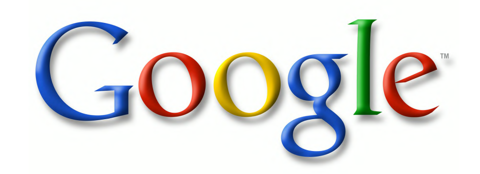
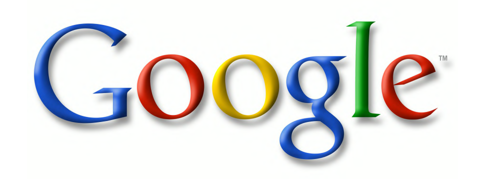
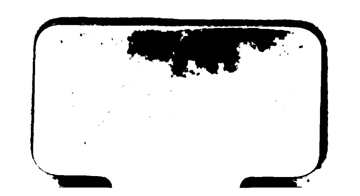



Google


TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA



OEVVRES

DE

LOVIZE LABE.

OEVVRES

DE

LOVIZE LABE

NOVVELLE EDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS
et imprimée en caractères
dits de civilité.



PARIS
LIBRAIRIE TROSS
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS
M. DCCC. LXXI



A Monsieur N. Scheuring

libraire éditeur à Lyon.

Le nombre des éditions des oeuvres de Louise Labé eſt déja conſidérable et une nouvelle peut paraitre complétement inutile. Celle que vous avez publiée in 1862 eſt le type d'un beau livre; c'eſt pour cette raiſon que j'ai fait tirer ce préſent volume à un nombre très reſtreint.

Je ne dirais donc rien de Louise Labé ni des différentes éditions de ſes oeuvres. La préface de celle que vous avez donnée il y a huit ans, ſi intereſſante et ſi préciſe renferme tous les détails que l'on peut déſirer à cet égard.

Le motif qui m'a fait entrependre cette réimpreſſion eſt le deſir d'employer les anciens caractères dits de civilité, dont les poinçons et frappes ſe conſervent aujourdhui dans la fonderie de MM. Enſchedé et Fils à Harlem. J'ai voulu faire executer un volume avec ces lettres, et j'ai choiſi Louiſe Labé comme un agréable auteur contemporain de leur invention.

Le plus ancien volume que je connaisse imprimé de cette manière eſt:

La civilité puérile distribuée par petits chapitres et ſommaires: a la quelle auons adjouté la discipline et inſtitution des enfans, traduitz par Jehan Louueau. *En Anvers, chez Jehan Bellere a l'enſeigne du Faucon, l'an Mil Vc. lix.* et à la fin: *De l'imprimerie d'Amé Tauernier.* Pet. in 8, 84 feuillets non chiffrés, ſignat. a-lij.

C'eſt cette plaquette qui a fait donner aux caractères le nom de civilité. Amet, Amiet ou Aimé Tavernier, de Bailleul, imprimeur et habile graveur de poinçons, en eſt l'inventeur. Comme on voit, il les a fabriqués pour ſa propre imprimerie, mais dès 1564 ils étaient la propriété de Christophle Plantin qui s'en eſt servi pour:

Le livre de l'Eccleſiaſte, autrement appellé la ſapience de Jeſus, fils de Sirach. *A Anvers, De l'Imprimerie de Christophle Plantin. M. D. LXIIII.* Pet. in 8, 181 pages (y compris le titre) une page pour la marque de Plantin et un feuillet blanc.

Le célèbre typographe anverſois dans la courte préface adressée AUS MAISTRES D'ESCOLE dit;

Et pourtant que je ſcay combien il eſt vtile à l'apprentif, qu'on lui propose; à ſon commencement, choſe qui luy ſerue touſiours, je le vous ay voulu imprimer de telles ſortes de lettres qu'il peuſt auſſi ſeruir d'exemplaire, pour apprendre à bien former et lire l'eſcriture à la main.

Vers 1582 *Louis Elzevier à Leyde prêtait à Christophle Plantin la ſomme de* 1270 *florins hypothéquée ſur deux maiſons que celui-ci possédait à Leyde, où il avait fondé un établiſſement typographique. Il eſt probable que c'eſt par ſuite de cet emprunt, que ces caractères devinrent la propriété des Elzeviers. Dans tous les cas ils ſe trouvaient dans la fonderie de cette célèbre famille de typographes quand Jean Enſchedé en fit l'acquiſition en* 1767. *Le chef actuel de cette maiſon a donné une hiſtoire détaillée de cet établiſſement dans le:*

Specimen de caractères typographiques anciens, qui ſe trouvent dans la collection typographique de Joh. Enſchedé et Fils, *Harlem*, 1867, un vol. pet. in-4, tiré à 100 exemplaires numerotés.

La nouvelle édition des oeuvres de Louise Labé, malgré les grandes difficultés qu'offrait ſon exécution, m'a donné beaucoup moins de peine que bien d'autres volumes du même genre. C'est à MM. Enſchedé, ces typographes ſi justement renommés, que revient le plus grand mérite dans cette reproduction.

Vous ſavez par expérience, mon cher Monsieur Scheuring, que nous autres libraires nous ſommes en général les véritables créateurs de la pluspart de ces beaux volumes que nous avons publiés. C'eſt nous qui avons combiné toute la miſe en oeuvre, qui avons fait graver les ornements, qui avons tout calculé, tout pesé, tout diſtribué, il n'y a absolument que l'exécution matérielle qui nous n'appartienne, et cependant ſi nous vou-

lions comme fabricants faire figurer nos productions dans quelque grande exposition industrielle, je ne crois pas que nous y fussions admis; je parle tout au moins pour notre maison qui fait imprimer ses éditions de luxe non pas seulement en France, mais aussi en Hollande et en Allemagne.

Votre bien devoué

EDWIN TROSS.

Paris, Août 1871.

EVVRES

DE

LOVIZE LABE

LIONNOIZE.

A Mademoiselle

Clemence de Bourges,

Lionnoize.

Estant le tems venu, Mademoiselle, que les severes loix des hommes n'empeschent plus les femmes de s'apliquer aus sciences et disciplines: il me semble que celles qui ont la commodité, doivent employer cette honneste liberté que notre sexe ha autrefois tant desirée, a icelles aprendre: et montrer aus hommes le tort qu'ils nous faisoient en nous privant du bien et de l'honneur qui nous en pouvoit venir: Et si quelcune parvient en tel degré, que de pouvoir mettre ses concepcions par escrit, le faire

songneusement et non dedaigner la gloire, et s'en parer plustot que de chaines, anneaus, et somptueus habits: lesquels ne pouuons vrayement estimer notres, que par usage. Mais l'honneur que la science nous procurera, sera entierement notre: et ne nous pourra estre ote, ne par finesse de larron, ne force d'ennemis, ne longueur du tems. Si i'eusse este tant fauorisee des Cieus, que d'auoir l'esprit grand assez pour comprendre ce dont il ha u enuie, ie seruirois en cet endroit plus d'exemple que d'amonicion. Mais ayant passe partie de ma ieunesse a l'exercice de la Musique, et ce qui m'a reste de tems l'ayant trouue court pour la rudesse de mon entendement, et ne pouuant de moymesme satisfaire au bon vouloir que ie porte a notre sexe, de le voir non en beaute seulement, mais en science et en vertu passer ou egaler les hommes: ie ne puis faire autre chose que prier les vertueuses Dames d'esleuer un peu leurs esprits par dessus leurs quenoilles et fuseaus, et s'employer a faire entendre au monde que si nous ne sommes faites pour commander, si ne deuons nous estre de-

daignees pour compagnes tant es afaires domestiques que publiques, de ceus qui gouuernent et se font obeir. En outre la reputacion que notre sexe en recevra, nous aurons valu au publiq, que les hommes mettront plus de peine et d'estude aus sciences vertueuses, de peur qu'ils n'ayent honte de voir preceder celles, desquelles ils ont pretendu estre tousiours superieurs quasi en tout. Pource, nous faut il animer l'une l'autre a si louable entreprise: De laquelle ne deuez eslongner ni espargner votre esprit, ia de plusieurs et diuerses graces acompagné: ny votre ieunesse, et autres faueurs de fortune, pour aquerir cet honneur que les lettres et sciences ont acoutumé porter aux personnes qui les suyuent. S'il y ha quelque chose recommandable apres la gloire et l'honneur, le plaisir que l'estude des lettres ha acoutumé donner nous y doit chacune inciter: qui est autre que les autres recreacions, desquelles quand on en ha pris tant que l'on veut, on ne se peut vanter d'autre chose, que d'auoir passé le temps. Mais celle de l'estude laisse un contentement de soy, qui

nous demeure plus longuement. Car le passe nous resiouit, et sert plus que le present: mais les plaisirs des sentimens se perdent incontinent, et ne reuiennent iamais, et en est quelquefois la memoire autant facheuse, comme les actes sont este delectables. Dauantage les autres voluptez sont telles, que quelque souuenir qui en vienne, si ne nous peut il remettre en telle disposicion que nous imprimions en la teste, si connoissons nous bien que ce n'est qu'une ombre du passe qui nous abuse et trompe. Mais quand il auient que mettons par escrit nos concepcions, combien que puis apres notre cerueau coure par une infinite d'afaires et incessamment remue, si est ce que longtems apres reprenant nos escrits, nous reuenons au mesme point, et a la mesme disposicion ou nous estions. Lors nous redouble notre aise: car nous retrouuons le plaisir passe qu'auons u ou en la matiere dont escriuions, ou en l'intelligence des sciences ou lors estions adonnez. Et outre ce, le iugement que font nos secondes concepcions des premieres, nous rend un singulier contentement. Ces deus biens

qui prouiennent d'escrire vous y doiuent inciter, estant asseuree que le premier ne faudra d'acompagner vos escrits, comme il fait tous vos autres actes et façons de viure. Le second sera en vous de le prendre, ou ne l'auoir point: ainsi que ce dont vous contentera. Quant a moy tant en escriuant premierement ces ieunesses que en les reuoyant depuis, ie n'y cherchois autre chose qu'un honneste passetems et moyen de fuir oisiuete: et n'auois point intencion que personne que moy les dust iamais voir. Mais depuis que quelcuns de mes amis ont trouue moyen de les lire sans que i'en susse rien, et que (ainsi comme aisement nous croyons ceux qui nous louent) ils m'ont fait a croire que les deuois mettre en lumiere: ie ne les ay ose esconduire, les menassant ce pendant de leur faire boire la moitie de la honte qui en prouiendroit. Et pource que les femmes ne se montrent volontiers en publiq seules, ie vous ay choisie pour me seruir de guide, vous dediant ce petit euure, que ne vous enuoye a autre fin que pour vous acertener du bon vouloir lequel de long tems ie vous porte, et vous inciter et faire venir enuie

en voyant ce mien euure rude et mal bati, d'en mettre en lumiere un autre qui soit mieus limé et de meilleure grace.

Dieu vous maintienne en santé.

Votre humble amie

Louize Labé.

De Lion, ce 24. Juillet 1555.

Debat

de Folie et d'Amour.

ARGUMENT.

Iupiter faisoit un grand festin, ou estoit commandé à tous les Dieus se trouuer. Amour & Folie arriuent en mesme instant sur la porte du Palais: laquelle estant ià fermee, & n'ayant que le guichet ouuert, Folie voyant Amour ià prest à mettre un pied dedens, s'auance & passe la premiere. Amour se voyant poussé, entre en colere: Folie soutient lui appartenir de passer deuant. Ils entrent en dispute sur leurs puissances, dinitez & préseances. Amour ne la pouuant veincre de paroles, met la main à son arc, & lui lasche une flesche, mais en vain: pource que Folie soudein se rend inuisible: & se voulant venger, ôte les yeus à Amour. Et pour couurir le lieu ou ils estoient, lui mit un bandeau, fait de tel artifice, qu'impossible est lui ôter. Venus se pleint de Folie, Iupiter veut entendre leur diferent. Apolon & Mercure debatant les droits de l'une & l'autre partie. Iupiter les ayant longuement ouiz, en demande l'opinion aus Dieus: puis prononce sa sentence.

LES PERSONNES.

FOLIE.
'ENVS.
APOLON.

AMOVR.
IVPITER.
MERCVRE.

Debat

de Folie et d'Amour.

Discours I.

Folie.

A ce que ie voy, ie seray la derniere au festin de Jupiter, ou ie croy que lon m'attent. Mais ie voy, ce me semble, le fils de Venus, qui y va aussi tart que moy. Il faut que ie le passe, a fin que lon ne m'apelle pas tardiue & paresseuse.

Amour.

Qui est cette fole qui me pousse si rudement? Quelle grande hate la presse? Si ie t'usse aperçue, ie t'usse bien gardé de passer.

Folie.

Tu ne m'usses pu empescher, estant si ieune & foible. Mais à Dieu te command', ie vois deuant dire que tu viens tout à loisir.

Amour.

Il n'en ira pas ainsi : car auant que tu m'eschapes, ie te donneray à connoitre que tu ne te dois atacher à moy.

Folie.

Laisse moy aller, ne m'arreste point : car ce te sera honte de quereler auec une femme. Et si tu m'eschaufes une fois, tu n'auras du meilleur.

Amour.

Quelles menasses sont ce cy ? ie n'ay trouué encore personne qui m'ait menassé que cette fole.

Folie.

Tu montres bien ton indiscrecion, de prendre en mal ce que ie t'ay fait par ieu : & te

mesconnois bien toymesme, trouuant mauuais que ie pense auoir du meilleur si tu t'adresses à moy. Ne vois tu pas que tu n'es qu'un ieune garsonneau? de si foible taille que quand i'aurois un bras lié, si ne te creindrois ie gueres.

Amour.

Me connois tu bien?

Folie.

Tu es Amour, fils de Venus.

Amour.

Comment donques fais tu tant la braue aupres de moy, qui, quelque petit que tu me voyes, suis le plus creint & redouté entre les Dieus & les hommes? & toy femme inconnue, oses tu te faire plus grande que moy? Ta ieunesse, ton sexe, ta façon de faire te dementent assez: mais plus ton ignorance, qui ne te permet connoitre le grand degré que ie tiens.

Folie.

Tu trionfes de dire. Ce n'est à moi à

qui tu dois vendre tes coquilles. Mais di moy, quel est ce grand pouuoir dont tu te vantes.

Amour.

Le ciel & la terre en rendent témoignage. Il n'y ha lieu ou n'aye laissé quelque trofee. Regarde au ciel tous les sieges des Dieux, & t'interrogue si quelcun d'entre eux s'est pu eschaper de mes mains. Commence au vieil Saturne, Jupiter, Mars, Apolon, & finiz aus Demidieus, Satires, Faunes & Siluains. Et n'auront honte les Deesses d'en confesser quelque chose. Et ne m'a Pallas espouuanté de son bouclier: mais ne l'ay voulu interrompre de ses subtils ouurages, ou iour & nuit elle s'employe. Baisse toy en terre, & di si tu trouueras gens de marque, qui ne soient ou ayent esté des miens. Voy en la furieuse mer, Neptune & ses Tritons, me prestans obeissance. Penses tu que les infernaus s'en exemptent? ne les ay ie fait sortir de leurs abimes, & venir espouuenter les humains, & rauir les filles à leurs meres: quelques iuges qu'ils soient de de telz forfaits & transgressions faites contre les loix? Et à fin que tu ne doutes auec quelles armes ie fay tant de prouesses, voila

mon Arc seul & mes flesches, qui m'ont fait toutes ces conquestes. Je n'ay besoin de Vulcan qui me forge de foudres, armes, escu & glaive. Je ne suis acompagné de Furies, Harpies & tourmenteurs de monde, pour me faire creindre auant le combat. Je n'ay que faire de chariots, soudars, hommes darmes & grandes troupes de gens: sans lesquelles les hommes ne trionferoient la bas, estant d'eus si peu de chose, qu'un seul (quelque fort qu'il soit & puissant) est bien empesché alencontre de deus. Mais ie n'ay autres armes, conseil, municion, ayde, que moymesme. Quand ie voy les ennemis en campagne, ie me presente auec mon Arc: & laschant une flesche les mets incontinent en route: & est aussitot la victoire gaignee, que la bataille donnee.

Folie.

J'excuse un peu ta ieunesse, autrement ie te pourrois à bon droit nommer le plus presomptueus fol du monde. Il sembleroit à t'ouir que chacun tienne sa vie de ta merci: & que tu sois le vray Signeur & seul souverein tant en ciel qu'en terre. Tu t'es mal adressé pour me faire croire le contraire de ce que ie say.

Amour.

C'est une estrange façon de me nier tout ce que chacun confesse.

Folie.

Je n'ay a faire du iugement des autres: mais quant à moy, ie ne suis si aisee à tromper. Me penses tu de si peu d'entendement, que ie ne connoisse à ton port & à tes contenances, quel sens tu peus auoir? & me feras tu passer deuant les yeus, qu'un esprit leger comme le tien, & ton corps ieune & flouet, soit diue de telle signeurie, puissance & autorité, que tu t'atribues? & si quelques auentures estranges, qui te sont auenues, te deçoiuent, n'estime pas que ie tombe en semblable erreur, sachant tresbien que ce n'est par ta force & vertu, que tant de miracles soient auenuz au monde: mais par mon industrie, par mon moyen & diligence: combien que tu ne me connoisses. Mais si tu veus un peu tenir moyen en ton courrous, ie te feray connoitre en peu d'heure ton arc & tes flesches, ou tant tu te glorifies, estre plus molz que paste, si ie n'ay bandé l'arc & trempé le fer de tes flesches.

Amour.

Ie croy que tu veus me faire perdre patience. Ie ne ſache iamais que perſonne ait manié mon arc, que moy: & tu me veus faire à croire, que ſans toy ie n'en pourrois faire aucun effort. Mais puis qu'ainſi eſt que tu l'eſtimes ſi peu, tu en feras tout à cette heure la preuue.

(Folie ſe fait inuiſible, tellement, qu'Amour ne la peut aſſener.)

Amour

Mais qu'es tu deuenue? comment m'es tu eſchapee! Ou ie n'ay ſu t'ofenſer, pour ne te voir, ou contre toy ſeule ha rebouché ma fleſche: qui eſt bien le plus eſtrange cas qui iamais m'auint. Ie penſois eſtre ſeul d'entre les Dieus, qui me rendiſſe inuiſible à eus memes quand bon me ſembloit: Et maintenant ay trouué qui m'a eſbloui les yeus. Au moins di moy, quiconque ſois, ſi à l'auenture ma fleſche t'a frapee, & ſi elle t'a bleſſee.

Folie.

Ne t'auois ie bien dit, que ton arc & tes

flesches n'ont effort, que quand ie suis de la partie. Et pourautant qu'il ne m'a plu d'estre nauree, ton coup ha esté sans effort. Et ne t'esbahis si tu m'as perdŭ de vue, car quand bon me semble, il n'y ha oeil d'Aigle, ou de serpent Epidaurien, qui me sache aperceuoir. Et ne plus ne moins que le Cameleon, ie pren quelquefois la semblance de ceus aupres desquelz ie suis.

Amour.

A ce que ie voy, tu dois estre quelque sorciere ou enchanteresse. Es tu point quelque Circe, ou Medee, ou quelque Fee?

Folie.

Tu m'outrages tousiours de paroles: & n'a tenu à toy que ne t'aye esté de fait. Ie suis Deesse, comme tu es Dieu: mon nom est Folie. Ie suis celle qui te fay grand, & abaisse à mon plaisir. Tu lasches l'arc, & gettes les flesches en l'air: mais ie les assois aus coeurs que ie veus. Quand tu te penses plus grand qu'il est possible d'estre, par quelque petit despit ie te renge & remets auec le vulgaire. Tu t'adresses contre Iupiter: mais il est si puissant & grand, que si

ie ne dressois ta main, si ie n'auois bien trempé ta flesche, tu n'aurois aucun pouuoir sur lui. Et quand toy seul ferois aymer, quelle seroit ta gloire, si ie ne faisois paroitre cet amour par mille inuencions? Tu as fait aymer Iupiter: mais ie l'ay fait transmuer en Cigne, en Taureau, en Or, en Aigle: en danger des plumassiers, des loups, des larrons, & chasseurs. Qui fit prendre Mars au piege auec sa mere, si non moy, qui l'auois rendu si mal auisé, que venir faire un poure mari cocu dedens son lit mesme? Qu'est ce esté, si Paris n'ust fait autre chose, qu'aymer Heleine? Il estoit à Troye, l'autre à Sparte: ils n'auoient garde d'eus assembler. Ne lui fis ie dresser une armee de mer, aller chez Menelas, faire la court à sa femme, l'emmener par force, & puis defendre sa querelle iniuste contre toute la Grece? Qui ust parlé des Amours de Dido, si elle n'ust fait semblant d'aller à la chasse pour auoir la commodité de parler à Enee seule à seul, & lui montrer telle priuauté qu'il ne deuoit auoir honte de prendre ce que volontiers elle ust donné, si à la fin n'ust couronné son amour d'une miserable mort? On n'ust non plus parlé d'elle, que de mile autres hotesses, qui font plaisir aus passans. Ie croy qu'aucune mencion ne seroit d'Artemise, si ie ne lui

ussé fait boire les cendres de son mari. Car qui eust su si son affeccion eust passé celle des autres femmes, qui ont aymé, & regretté leurs maris & leurs amis? Les effets & issues des choses les font louer ou mespriser. Si tu fais aymer, i'en suis cause le plus souuent. Mais si quelque estrange auenture, ou grand effet en sort, en cela tu n'y as rien: mais en est a moy seule l'honneur. Tu n'as rien que le coeur: le demeurant est gouuerné par moy. Tu ne sces quel moyen faut tenir. Et pour te declarer qu'il faut faire pour complaire, ie te meine & condui: & ne te seruent tes yeus non plus que la lumiere à un aueugle. Et à fin que tu me reconnoisses d'orenauant, & que me saches gré quand ie te meneray ou conduiray: regarde si tu vois quelque chose de toymesme?

(Folie tire les yeus à Amour.)

Amour.

O Iupiter! o ma mere Venus! Iupiter, Iupiter, que m'a serui d'estre Dieu, fils de Venus tant bien voulu iusques ici, tant au ciel qu'en terre, si ie suis suget à estre outragé, comme le plus vil esclaue ou forsaire, qui soit au monde? & qu'une femme inconnue m'ait pu creuer les yeus? Qu'a la malheure

fut ce banquet solennel institué pour moy. Me trouueray ie en haut auecques les autres Dieus en tel ordre? Ils se resiouiront, & me feray que me pleindre. O femme cruelle! comment m'as tu ainsi acoutré.

Folie.

Ainsi se chatient les ieunes & presomptueus, comme toy. Quelle temerité ha un enfant de s'adresser à une femme, & l'iniurier & outrager de paroles: puis de voye de fait tacher à la tuer. Vne autre fois estime ceus que tu ne connois estre, possible, plus grans que toy. Tu as ofensé la Royne des hommes, celle qui leur gouuerne le cerueau, coeur, & esprit: à l'ombre de laquelle tous se retirent une fois en leur vie, & y demeurent les uns plus, les autres moins, selon leur merite. Tu as ofensé celle qui t'a fait auoir le bruit que tu as: & ne s'est souciee de faire entendre au Monde, que la meilleure partie du loz qu'il te donnoit, lui estoit due. Si tu usses esté plus modeste, encore que ie te fusse inconnue: cette faute ne te fust auenue.

Amour.

Comment est il possible porter honneur à

une personne que lon n'a iamais vue? Je ne t'ay point fait tant d'iniure que tu dis, ou que ne te connoissois. Car si i'usse su qui tu es, & combien tu as de pouuoir, ie t'usse fait l'honneur que merite une grand' Dame. Mais est il possible, s'ainsi est que tant m'ayes aymé, & aydé en toutes mes entreprises, que m'ayant pardonné, me rendisses mes yeux?

Folie.

Que tes yeus te soient renduz, ou non, il n'est en mon pouuoir. Mais ie t'acoutreray bien le lieu ou ils estoient, en sorte que lon n'y verra point de diformité.

(Folie bande Amour, & lui met des esles.)

Et ce pendant que tu chercheras tes yeux, voici des esles que ie te preste, qui te conduiront aussi bien comme moy.

Amour.

Mais ou auois tu pris ce bandeau si à propos pour me lier mes plaies?

Folie.

En venant i'ay trouué une des Parques, qui me l'a baillé, & m'a dit estre de telle nature que iamais ne te pourra estre oté.

Amour.

Comment oté! ie suis donq aveugle à iamais. O meschante & traytresse! il ne te sufit pas de m'auoir creué les yeus, mais tu as oté aus Dieus la puissance de me les pouuoir iamais rendre. O qu'il n'est pas dit sans cause, qu'il ne faut point receuoir present de la main de ses ennemis. La malheureuse m'a blessé, & me suis mis entre ses mains pour estre pensé. O cruelles destinees! O noire iournee? O moi trop credule! Ciel, Terre & Mer, n'aurez vous compassion de voir Amour aueugle? O infame & detestable, tu te vanteras que ne t'ay pu fraper, que tu m'as oté les yeus, & trompé en me fiant en toy. Mais que me sert de plorer ici? Il vaut mieus que me retire en quelque lieu apart, & laisse passer ce festin. Puis s'il est ainsi que i'aye tant de faueur au Ciel ou en Terre: ie trouueray moyen de me venger de la fausse Sorciere, qui tant m'a fait d'outrage.

Discours II.

(Amour sort du Palais de Iupiter, & va resuant a son infortune.)

Amour.

ORES suis ie las de toute chose. Il vaut mieus par despit de decharger mon carquois, & getter toutes mes flesches, puis rendre arc & trousse a Venus ma mere. Or aillent, ou elles pourront, ou en Ciel, ou en Terre, il ne m'en chaut: Aussi bien ne m'est plus loisible faire aymer qui bon me semblera. O que ces belles Destinees ont auiourdhui fait un beau trait, de m'auoir ordonné estre aueugle, à fin qu'indiferemment, & sans acception de personne, chacun soit au hazard de mes traits & de mes flesches. Ie faisois aymer les ieunes pucelles, les ieunes hommes: i'accompagnois les plus iolies des plus beaus & plus

adroits. Je pardonnois aus laides, aus viles & basses personnes: je laissois la vieillesse en paix: Maintenant, pensant fraper un ieune, j'assenteray sus un vieillart: au lieu de quelque beau galand, quelque petit laideron à la bouche torse: & auiendra qu'ils seront les plus amoureus, & qui plus voudront auoir de faueur en amours: & possible par importunité, presens, ou richesses, ou disgrace de quelques Dames, viendront au dessus de leur intencion: & viendra mon regne en mespris entre les hommes, quand ils y verront tel desordre & mauuais gouuernement. Baste: en aille comme il pourra. Voila toutes mes flesches. Tel en soufrira qui n'en pourra mais.

Venus.

Il estoit bien tems que ie te trouuasse, mon cher fils, tant tu m'as donné de peine. A quoi tient il, que tu n'es venu au banquet de Jupiter? Tu as mis toute la compagnie en peine. Et en parlant de ton absence, Jupiter ha ouy dix mile pleintes de toy d'une infinité d'artisans, gens de labeur, esclaues, chambrieres, vieillars, vieilles edentees, crians tous à Jupiter qu'ils ayment: & en sont les plus apparens fachez, trouuant mauuais, que tu les ayes en cet endroit ega-

lez à ce vil populaire, & que la passion propre aus bons esprits soit auiourd'hui familiere & commune aus plus lourds & grossiers.

Amour.

Ne fust l'infortune, qui m'est auenue, i'usse assisté au banquet, comme les autres, & ne fussent les pleintes, qu'auez ouyes, esté faites.

Venus.

Es tu blessé, mon fils? Qui t'a ainsi bandé les yeus?

Amour.

Folie m'a tiré les yeus: & de peur qu'ils ne me fussent renduz, elle m'a mis ce bandeau qui iamais ne me peut estre oté.

Venus.

O quelle infortune! He moy miserable! Donq tu ne me verras plus, cher enfant? Au moins si te pouuois arroser la plaie de mes larmes.

(Venus tache à desnouer la bande.)

Amour.

Tu pers ton temps : les neuz sont indissolubles.

Venus.

O maudite ennemie de toute sapience, o femme abandonnee, o à tort nommee Deesse, & à plus grand tort immortelle. Qui vid onq telle iniure? Si Jupiter & les Dieus me croient. A tout le moins que iamais cette meschante n'ait pouuoir sur toy, mon fils.

Amour.

A tort se feront ces defenses, il les falloit faire auant que fusse aueugle : maintenant ne me seruiront gueres.

Venus.

Et donques Folie, la plus miserable chose du monde, ha le pouuoir d'oter à Venus le plus grand plaisir qu'elle ust en ce monde : qui estoit quand son fils Amour la voyoit. En ce estoit son contentement, son desir, sa felicité. Helas fils infortuné! O desastre d'Amour! O mere desolee! O Venus sans fruit belle!

Tout ce que nous aquerons, nous le laissons à nos enfans: mon tresor n'est que beauté, de la quelle que chaut il à un aueugle? Amour tant cheri de tout le monde, comme as tu troué beste si furieuse, qui t'ait fait outrage! Qu'ainsi soit dit, que tous ceus qui aymeront (quelque faueur qu'ils ayent) ne soient sans mal, & infortune, à ce qu'ils ne se dient plus heureus, que le cher fils de Venus.

Amour.

Cesse tes pleintes douce mere: & ne me redouble mon mal te voyant ennuiee. Laisse moy porter seul mon infortune: & ne desire point mal à ceus qui me suiuront.

Venus.

Allons mon fils, vers Jupiter, & lui demandons vengeance de cette malheureuse.

Discours III.

Venus.

Si onques tu uz pitié de moy, Jupiter, quand le fier Diomede me naura, lors que tu me voyois trauailler pour sauuer mon fils Enee de l'impetuosité des vents, vagues, & autres dangers, esquels il fut tant, au siege de Troye, qui depuis: si mes pleurs pour la mort de mon Adonis te murent à compassion: la iuste douleur, que i'ay pour l'iniure faite à mon fils Amour, te deura faire auoir pitié de moy. Je dirois que c'est, si les larmes ne m'empeschoient. Mais regarde mon fils en quel estat il est, & tu connoitras pourquoi ie me pleins.

Jupiter.

Ma chere fille, que gaignes tu auec ces pleintes me prouoquer à larmes? Ne sez tu l'amour que ie t'ay portee de toute memoire?

As tu defiance, ou que ie ne te vueille secourir, ou que ie ne puisse?

Venus.

Estant la plus affligee mere du monde, ie ne puis parler, que comme les affligees. Encore que vous m'ayez tant montré de faueur & d'amitié, si est ce que ie n'ose vous suplier, que facilement vous otroiriez au plus estrange de la terre. Je vous demande iustice, & vengeance de la plus malheureuse femme qui fust iamais, qui m'a mis mon fils Cupidon en tel ordre que voyez. C'est Folie, la plus outrageuse Furie qui onques fut es Enfers.

Iupiter.

Folie! ha elle esté si hardie d'atenter à ce, qui plus vous estait cher? Croyez que si elle vous ha fait tort, que telle punicion en sera exemplaire. Je pensois qu'il n'y ust plus debats & noises qu'entre les hommes: mais si cette outrecuidee ha fait quelque desordre si pres de ma personne, il lui sera cher vendu. Toutefois il la faut ouir, à fin qu'elle ne se puisse pleindre. Car encore que ie pusse sauoir de moymesme la

vérité du fait, si ne véus ie point mettre en auant cette coutume, qui pourroit tourner à consequence, de condamner une personne sans l'ouir. Pource, que Folie soit apelee.

Folie.

Haut & souuerein Iupiter, me voici preste à respondre à tout ce qu'Amour me voudra demander. Toutefois i'ay une requeste à te faire. Pource que ie say que de premier bond la plus part de ces ieunes Dieus seront du coté d'Amour, & pourront faire trouuer ma cause mauuaise en m'interrompant, & ayder celle d'Amour acompagnant son parler de douces acclamacions: ie te suplie qu'il y ait quelcun des Dieus qui parle pour moy, & quelque autre pour Amour: à fin que la qualité des personnes ne soit plus tot consideree que la verité du fait. Et pource que ie crein ne trouuer aucun, qui, de peur d'estre apelé fol, ou ami de Folie, veuille parler pour moy: ie te suplie commander à quelcun de me prendre en sa garde & protection.

Iupiter.

Demande qui tu voudras, & ie le chargeray de parler pour toy.

C

Folie.

Ie te suplie donq que Mercure en ait la charge. Car combien qu'il soit des grans amis de Venus, si suis ie seure, que s'il entreprent parler pour moy, il n'oublira rien qui serue à ma cause.

Iupiter.

Mercure, il ne faut iamais refuser de porter parole pour un miserable & afligé: Car ou tu le mettras hors de peine, & sera ta louenge plus grande, d'autant qu'auras moins u de regard aus faueurs & richesses, qu'a la iustice & droit d'un poure homme: ou ta priere ne lui seruira de rien, & neanmoins ta pitié, bonté & diligence, seront recommandees. A ceste cause tu ne dois differer ce que ceste poure afligee te mande: Et ainsi ie veus & commande que tu le faces.

Mercure.

C'est chose bien dure à Mercure moyenner desplaisir à Venus. Toutefois, puis que tu me contreins, ie feray mon deuoir tant que Folie aura raison de se contenter.

Jupiter.

Et toy, Venus, quel des Dieus choisiras tu? l'affeccion maternelle, que tu portes à ton fils, & l'enuie de voir venger l'iniure, qui lui ha esté faite, te pourroit transporter. Ton fils estant irrité, & nauré recentement, n'y pourroit pareillement satisfaire. A cette cause, choisi quel autre tu voudras pour parler pour vous: & croy qu'il ne lui sera besoin lui commander: & que celui, à qui tu t'adresseras, sera plus aise de te faire plaisir en cet endroit, que toy de le requerir. Neanmoins s'il en est besoin, ie le lui commanderay.

Venus.

Encor que lon ait semé par le monde, que la maison d'Apolon & la mienne ne s'acordoient gueres bien: si le crois ie de si bonne sorte qu'il ne me voudra esconduire en cette necessité, lui requerant son ayde à cestui mien extreme besoin: & montrera par l'issue de cette afaire, combien il y ha plus d'amitié entre nous que les hommes ne cuident.

Apolon.

Ne me prie point, Deesse de beauté: &

me fais dificulté que me te veuille autant de bien, comme merite la plus belle des Deesses. Et outre le temoignage, qu'en pourroient rendre les iardins, qui sont en Cypre & Ida, si bien par moy entretenus, qu'il n'y ha rien plus plaisant au monde: Encore connoitras tu par l'issue de cette querelle combien ie te porte d'affeccion & me sens fort aise que, te retirant vers moy en cet afaire, tu declaires aus hommes comme faussement ils ont controuvé, que tu avois coniuré contre toute ma maison.

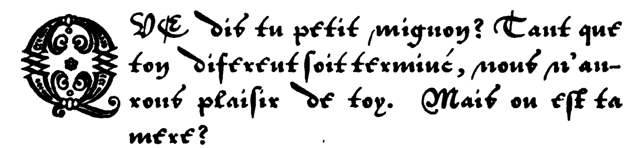
Iupiter.

Retirez vous donq un chacun, & revenez demain à semblable heure, & nous mettrons peine d'entendre & vuider vos querelles.

Discours IIII.

(Cupidon vient donner le bon iour à Iupiter.)

Iupiter.



QUE dis tu petit mignon? Tant que ton different soit terminé, nous n'aurons plaisir de toy. Mais ou est ta mere?

Amour.

Elle est allee vers Apollon, pour l'amener au consistoire des Dieux. Ce pendant elle m'a commandé venir vers toy te donner le bon iour.

Iupiter.

Je la plein bien pour l'ennui qu'elle porte

de sa fortune. Mais ie m'esbahi comme, ayant tant ofensé de hauts Dieus & grans Signeurs, tu n'as iamais u mal que par folie!

Amour.

C'est pource que les Dieus & hommes, bien auisez, creingnent que ne leur face pis. Mais folie n'a pas la consideracion & iugement si bon.

Iupiter.

Pour le moins te deuroient ils hair, encore qu'ils ne l'osassent ofenser. Toutefois tous tant qu'ils sont t'ayment.

Amour.

Ie serois bien ridicule, si ayant le pouuoir de faire les hommes estre aymez, ne me faisois aussi estre aymé.

Iupiter.

Si est il bien contre nature, que ceus qui ont reçu tout mauuais traitement de toy, t'ayment autant comme ceus qui ont u plusieurs faueurs.

Amour.

En ce se monstre la grandeur d'Amour, quand on ayme celui dont on est mal traité.

Iupiter.

Ie say fort bien par experience, qu'il n'est point en nous d'estre aymez: car, quelque grand degré ou ie sois, si ay ie esté bien peu aymé: & tout le bien qu'ay receu, l'ay plus tot u par force & finesse, que par amour.

Amour

I'ay bien dit que ie fais aymer encore ceus, qui ne sont point aymez: mais si est il en la puissance d'un chacun le plus souuent de se faire aymer. Mais peu se treuuent, qui facent en amour tel deuoir qu'il est requis.

Iupiter.

Quel deuoir?

Amour.

La premiere chose dont il faut s'enquerir, c'est, s'il y a quelque Amour imprimee: & s'il

n'y en ha, ou qu'elle ne soit encore enracinee, ou qu'elle soit desia toute usee, faut songneusement chercher quel est le naturel de la personne aymee: & connoissant le notre, auec les commoditez, façons, & qualitez estre semblables, en user: si non, le changer. Les Dames que tu as aymees, vouloient estre louees, entretenues par un long tems, priees, adorees: qu'ell' Amour penses tu qu'elles t'ayent porté, te voyant en foudre: en Satire, en diuerses sortes d'Animaus, & conuerti en choses insensibles? La richesse te fera iouir des Dames qui sont auares: mais aymer moy. Car cette affeccion de gaigner ce qui est au coeur d'une personne, chasse la vraye & entiere Amour: qui ne cherche son proufit, mais celui de la personne qu'il ayme. Les autres especes d'animaus ne pouuoient te faire plus amiable. Il n'y a animant courtois & gracieus que l'homme, lequel puisse se rendre suget aus complexions d'autrui, augmenter sa beauté & bonne grace par mille noueaus artifices: plorer, rire, chanter, & passionner la personne qui le voit. La lubricité & ardeur de reins n'a rien de commun, ou bien peu, auec Amour. Et pource les femmes ou iamais n'aymeront, ou iamais ne feront semblant d'aymer pour ce respect. La magesté Royale encores ha elle moins de

pouuoir en ceci: car Amour se plait de choses egales. Ce n'est qu'un iong, lequel faut qu'il soit porté par deus Taureaus semblables: autrement le harnois n'ira pas droit. Donq, quand tu voudras estre aymé, descend en bas, laisse ici ta couronne & ton sceptre, & ne dis qui tu es. Lors tu verras en bien seruant & aymant quelque Dame, que sans qu'elle ait egard à richesse ne puissance, de bon gré t'aymera. Lors tu sentiras bien un autre contentement, que ceus que tu as uz par le passé: & au lieu d'un simple plaisir, en receuras un double. Car autant y ha il de plaisir à estre baisé & aymé, que de baiser & aymer.

Iupiter.

Tu dis beaucoup de raisons: mais il y faut un long tems, une sugeccion grande, & beaucoup de passions.

Amour.

Je say bien qu'un grand Signeur se fache de faire longuement la court, que ses afaires d'importance ne permettent pas qu'il s'y assugettisse, & que les honneurs qu'il reçoit tous les iours, & autres passetems sans

nombre, ne lui permettent croitre ses passions, de sorte qu'elles puissent mouuoir leurs amies à pitié. Aussi ne doiuent ils atendre les grans & faciles contentemens qui sont en Amour, mais souuentefois i'abaisse si bien les grans, que ie les fay à tous, exemple de mon pouuoir.

Iupiter.

Il est tems d'aller au consistoire: nous deuiserons une autrefois plus à loisir.

Discours V.

Apollon.

Si onques te falut songneusement pouruoir à tes afaires, souuerein Jupiter, ou quand auec l'ayde de Briare tes plus proches te vouloient mettre en leur puissance: ou quand les Geans, fils de la Terre, mettans montaigne sur montaigne, delibéroient nous venir combattre iusques ici, ou quand le Ciel & la Terre cuiderent bruler: à cette heure, que la licence des fols est venue si grande, que d'outrager deuant tes yeus l'un des principaus de ton Empire, tu n'as moins d'ocasion d'auoir creinte, & ne dois diferer à donner pront remede au mal ia commencé. S'il est permis à chacun atenter sur le lieu qui entre-

tient & dit tout ensemble: ie voy en peu d'heure le Ciel en desordre, ie voy les uns changer leur cours, les autres entreprendre sur leurs voisins une consommacion uniuerselle: ton sceptre, ton trone, ta magesté en danger. Le sommaire de mon oraison sera conseruer ta grandeur en son integrité, en demandant vengeance de ceus qui outragent Amour, la vraye ame de tout l'Uniuers, duquel tu tiens ton sceptre. D'autant donq que ma cause est tant fauorable, conioincte auec la conseruacion de ton estat, & que neanmoins ie ne demande que iustice: d'autant plus me deuras tu attentiuement escouter. L'iniure que ie meintien auoir esté faite à Cupidon, est telle: Il venoit au festin dernier: & voulant entrer par üne porte, Folie acourt apres lüi, & lüi mettant la main sür l'espaule le tire en arriere, & s'auance, & passe la premiere. Amour voülant sauoir qui c'estoit, s'adresse à elle. Elle lui dit plus d'iniures, qu'il n'apartient à üne femme de bien à dire. De là elle commence se hausser en paroles, se magnifier, fait Amour petit. Lequel se voyant ainsi peu estimé, recoürt à la puissance, dont tu l'as toüsiours vu, & permets user contre toute personne. Il la veut faire aymer: elle euite au coüp: & feing-

nant ne prendre en mal, ce que Cupidon lui auoit dit, recommence à deuiser auec lui : & en parlant tout d'un coup lui leue les yeus de la teste. Ce fait, elle se vient à faire si grande sur lui, qu'elle lui fait entendre de ne lui estre possible le guerir, s'il ne reconnoissoit qu'il ne lui auoit porté l'honneur qu'elle meritoit. Que ne feroit on pour recouurer la ioyeuse vue du Soleil? Il dit, il fait tout ce qu'elle veut. Elle le bande, & pense ses plaies en atendant que meilleure ocasion vint de lui rendre la vue. Mais la traytresse lui mit un tel bandeau, que iamais ne sera possible lui oter : par ce moyen voulant se moquer de toute l'ayde que tu lui pourrois donner : & encor que tu lui rendisse les yeus, qu'ils fussent néanmoins inutiles. Et pour le mieus acoutrer lui ha baillé de ses esles, à fin d'estre aussi bien guidé comme elle. Voila deus iniures grandes & atroces faites à Cupidon. On l'a blessé, & lui ha lon oté le pouuoir & moyen de guerir. La plaie se voit, le delit est manifeste : de l'auteur ne s'en faut enquerir. Celle qui ha fait le coup, le dit, le presche, en fait ses contes par tout. Interrogue la : plus tot l'aura confessé que ne l'auras demandé. Que reste il? Quand il est dit : qui aura tiré une dent, lui en sera

tiré une autre: qui aura arraché un oeil, lui en sera semblablement creué un, cela s'entent entre personnes egales. Mais quand on ha ofensé ceus, desquels depend la conseruacion de plusieurs, les peines s'aigrissent, les loix s'arment de seuerité, & vengent le tort fait au publiq. Si tout l'Uniuers ne tient que par certeines amoureuses composicions, si elles cessoient, l'ancien Abime reuiendroit. Otant l'amour, tout est ruiné. C'est donq celui, qu'il faut conseruer en son estre: c'est celui, qui fait multiplier les hommes, viure ensemble, & perpetuer le monde, par l'amour & solicitude qu'ils portent a leurs successeurs. Iniurer cet Amour, l'outrager, qu'est ce, sinon vouloir troubler & ruiner toutes choses? Trop mieus vaudroit que la temeraire se fust adressee à toy: car tu t'en fusses bien donné garde. Mais s'estant adressee à Cupidon, elle t'a fait dommage irreparable, & auquel n'as u puissance de donner ordre. Cette iniure touche aussi en particulier tous les autres Dieus, Demidieus, Faunes, Satires, Siluains, Deesses, Nynfes, hommes & femmes: & crois qu'il n'y ha Animant, qui ne sente mal, voyant Cupidon blessé. Tu as donq osé, o detestable, nous faire à tous despit, en outrageant ce que tu sauois estre de tous aymé. Tu as u le coeur si malin,

de navrer celui qui apaise toutes noises & querelles. Tu as osé attenter au fils de Venus: & ce en la court de Iupiter: & as fait qu'il n'y ha u ça haut moins de franchise, qu'il n'y ha la bas entre les hommes, es lieus qui nous sont consacrez. Par tes foudres, o Iupiter, tu abas les arbres, ou quelque povre femmelette gardant les brebis, ou quelque meschant garsonneau, qui aura moins diuinement parlé de ton nom: & cette cy, qui, mesprisant ta majesté, ha violé ton palais, vit encores! & ou? au ciel, & est estimee immortelle, & retient nom de Deesse. Les roues des Enfers soutiennent elles une ame plus détestable que cette cy? Les montaignes de Sicile couvrent elles de plus execrables personnes? Et encores n'a elle honte de se présenter devant vos diuinitez: & lui semble (si ie l'ose dire) que serez tous si fols, que de l'absoudre. Ie n'ay neanmoins charge par Amour de requerir vengeance & punicion de Folie. Les gibets, potences, roues, couteaus, & foudres ne lui plaisent, encor que fust contre ses malueuillans, contre lesquels mesmes il ha si peu usé de son ire, que, oté quelque subit courrous de la ieunesse qui le suit, il ne se trouua iamais un seul d'eus, qui ait voulu l'outrager, fors cette furieuse. Mais il laisse le tout à votre

discrecion, o Dieus: & ne demande autre chose, sinon que ses yeus lui soient rendus, & qu'il soit dit, que Folie ha u tort de l'iniurer & outrager. Et à ce que par ci apres n'auienne tel desordre, en cas que ne veuillez enseuelir Folie sous quelque montaigne, ou la mettre à l'abandon de quelque aigle, ce qu'il ne requiert, vous veuillez ordonner, que Folie ne se trouuera pres du lieu ou Amour sera, de cent pas à la ronde. Ce que trouuerez deuoir estre fait, apres qu'aurez entendu de quel grand bien sera cause Amour, quand il aura gaigné ce point: & de combien de maus il sera cause, estant si mal acompagné, mesmes à present qu'il ha perdu les yeus. Vous ne trouuerez point mauuais que ie touche en brief en quel honneur & reputacion est Amour entre les hommes, & qu'au demeurant de mon oraison ie ne parle guere plus que d'eus. Donques les hommes sont faits à l'image & semblance de nous, quant aus esprits: leurs corps sont composez de plusieurs & diuerses complexions: & entre eus si differens tant en figure, couleur & forme, que iamais en tant de siecles, qui ont passé, ne s'en trouua que deus ou trois pers, qui se ressemblassent: encore leurs seruiteurs & domestiques les connoissoient particulierement l'un d'auec l'autre. Estans ainsi en

meurs, complexions, & forme dissemblables, sont néaumoins ensemble liez & assemblez par une beniuolence, qui les fait vouloir bien l'un à l'autre: & ceux qui en ce sont les plus excellens, sont les plus reuerez entre eux. Delà est venue la premiere gloire entre les hommes. Car ceux qui auoient inuenté quelque chose à leur proufit, estoient estimez plus que les autres. Mais faut penser que cette enuie de proufiter en publiq, n'est procedee de gloire, comme estant la gloire postérieure en temps. Quelle peine croyez vous, qu'a u Orphee pour destourner les hommes barbares de leur acoustumee cruauté? pour les faire assembler en compagnies politiques! pour leur mettre en horreur le piller & robber l'autrui? Estimez vous que ce fust pour gain? duquel ne se parloit encores entre les hommes, qui n'auoient fouillé es entrailles de la terre? La gloire, comme i'ay dit, ne le pouuoit mouuoir. Car n'estant point encore de gens politiquement vertueus, il n'y pouuoit estre gloire, ny enuie de gloire. L'amour qu'il portoit en general aux hommes, le faisoit trauailler à les conduire à meilleure vie. C'estoit la douceur de sa Musique, que loy dit auoir adouci les Loups, Tigres, Lions: attiré les arbres, & amolli les pierres: & quelle pierre ne s'amolliroit

D

entendant le dous preschement de celui qui amiablement la veut attendrir pour receuoir l'impression de bien & honneur? Combien estimez vous que Promethee soit loué là bas pour l'usage du feu, qu'il inuenta? Il le vous desroba, & encourut votre indinacion. Estoit ce qu'il vous voulust ofenser? ie croy que non: mais l'amour, qu'il portoit à l'homme, que tu lui baillais, o Jupiter, commission de faire de terre, & l'assembler de toutes pieces ramassées des autres animaus. Cet amour que lon porte en general à son semblable, est en telle recommandacion entre les hommes, que le plus souuent se trouuent entre eus qui pour sauuer un pais, leur parent, & garder l'honneur de leur Prince, s'enfermeront dedens lieus peu defensables, bourgades, colombiers: & quelque asseurance qu'ils ayent de la mort, n'en veulent sortir à quelque composicion que ce soit, pour prolonger la vie à ceuz que lon ne peut asaillir que apres leur ruine. Outre cette affecion generale, les hommes en ont quelque particuliere l'un enuers l'autre, & laquelle, moyennant qu'elle n'ait point le but de gain, ou de plaisir de soymesme, n'ayant respect à celui, que lon se dit aymer, est en tel estime au monde, que lon ha remarqué songneusement par tous les siecle ceus, qui

se sont trouuez excellens en icelle, les ornant de tous les plus honorables titres que les hommes peuuent inuenter. Mesmes ont estimé cette seule vertu estre suffisante pour d'un homme faire un Dieu. Ainsi les Scythes deïfierent Pylade & Oreste, & leur dresserent temples & autels, les apelans les Dieus d'amitié. Mais auant iceus estoit Amour, qui les auoit liez & uniz ensemble. Raconter l'opinion qu'ont les hommes des parens d'Amour, ne seroit hors de propos, pour montrer qu'ils l'estiment autant ou plus, que nul autre des Dieus. Mais en ce ne sont d'un acord, les uns le faisant sortir de Chaos & de la terre: les autres du Ciel & de la Nuit: aucuns de Discorde & de Zephire: autres de Venus la vraye mere, l'honorant par ces anciens peres & meres, & par les effets merueilleus qu'a de tout temps il ha acoutumé montrer. Mais il me semble que les Grecs d'un seul surnom qu'ils t'ont donné, Iupiter, t'apelant amiable, témoignent assez que plus ne pouuoient exaucer Amour, qu'en te faisant participant de sa nature. Tel est l'honneur que les plus sauans & plus renommez des hommes donnent à Amour. Le commun populaire le prise aussi, & estime pour les grandes experiences qu'il voit des commoditez qui prouien-

nent de lui. Celui qui voit que l'homme (quelque vertueus qu'il soit, languit en sa maison, sans l'amiable compagnie d'une femme, qui fidelement lui dispense son bien, lui augmente son plaisir, ou le tient en bride doucement, de peur qu'il n'en prenne trop pour sa santé, lui ote les facheries, & quelquefois les empesche de venir, l'apaise, l'adoucit, le traite sain & malade, le fait auoir deus corps, quatre bras, deus ames, & plus parfait que les premiers hommes du banquet de Platon, ne confessera il que l'amour coniugale est dine de recommandacion? & n'attribuera cette felicité au mariage, mais a l'amour qui l'entretient. Lequel, s'il defaut en cet endroit, vous verrez l'homme forcené, fuir & abandonner sa maison. La femme au contraire ne rit iamais, quand elle n'est en amour auec son mari. Ilz ne sont iamais en repos. Quand l'un veut reposer, l'autre crie. Le bien se dissipe, & vont toutes choses au rebours. Et est preuue certeine que la seule amitié fait auoir en mariage le contentement, que lon dit s'y trouuer. Qui ne dira bien de l'amour fraternelle, ayant veu Castor & Pollux, l'un mortel estre fait immortel a moitié du don de son frere? Ce n'est pas estre frere, qui cause cet heur (car peu de freres sont de telle sorte) mais l'amour grande

qui estoit entre eus. Il seroit long à discourir, comme Ionathas sauua la vie à Dauid: dire l'histoire de Pithias & Damon: de celui qui quitta son espouse à son ami la premiere nuit, & s'en fuit vagabond par le monde. Mais pour monstrer quel bien vient d'amitié, i'allegueray le dire d'un grand Roy, lequel ouurant une grenade, interrogué de quelles choses il voudroit auoir autant, comme il y auoit de grains en la pomme, respondit: de Zopires. C'estoit ce Zopire, par le moyen duquel il auoit recouuré Babilone. Un Scythe demandant en mariage une fille: & sommé de bailler son bien par declaracion, dit: qu'il n'auoit d'autre bien que deus amis, s'estimant assez riche auec telle possession pour oser demander la fille d'un grand Signeur en mariage. Et pour venir aus femmes, ne sauua Ariadne la vie à Thesee? Hypermnestre à Lyncee? Ne se sont trouuees des armees en danger en pais estranges, & sauuees par l'amitié que quelques Dames portoient aus Capitaines? des Rois remiz en leurs principales citez par les intelligences, que leurs amies leur auoient pratiquees secretement? Tant y ha de poures soudars, qui ont esté esleuez par leurs amies es Contes, Duchez, Royaumes qu'elles possedoient. Certainement tant de commodi-

tez prouenant aux hommes par Amour ont aydé à l'estimer grand. Mais plus que toute chose, l'affeccion naturelle, que tous auons à aymer, nous le fait esleuer & exalter. Car nous voulons faire paroitre, & estre estimé ce à quoy nous nous sentons enclins. Et qui est celui des hommes, qui ne prenne plaisir, ou d'aymer, ou d'estre aymé? Je laisse ces Mysanthropes, & Taupes cachees sous terre, & enseuelis de leurs bizarries, lesquels auront de par moy tout loisir de n'estre point aymez, puis qu'il ne leur chaut d'aymer. S'il m'estoit licite, ie les vous depeindrois, comme ie les voy descrire aux hommes de bon esprit. Et neanmoins il vaut mieux en dire un mot, à fin de connoitre combien est mal plaisante & miserable la vie de ceux, qui se sont exemtez d'Amour. Ils dient que ce sont gens mornes, sans esprit, qui n'ont grace aucune à parler, une voix rude, un visage de mauuaise rencontre, un oeil baissé, creintifs, auares, impitoyables, ignorans, & n'estimans personne: Loups garous. Quand ils entrent en leur maison, ils creingnent que quelcun les regarde. Incontinent qu'ils sont entrez, barrent leur porte, serrent les fenestres, mangent sallement sans compagnie, la maison mal en ordre: se couchent en chapon le morceau au

bec. Et lors à beaus gros bonnets gras de deus doits d'espais, la camisole atachee auec espingues enrouillees iusques au dessous du nombril, grandes chausses de laine venans à mycuisse, un oreiller bien chaufé & sentant sa gresse fondue: le dormir accompagné de toux, & autres tels excremens dont ils remplissent les courtines. Du leuer pesant, s'il n'y ha quelque argent à receuoir: vieilles chausses repetassees: souliers de paisant: pourpoint de drap fourré: long saye mal ataché deuant: la robbe qui pend par derriere iusques aus espaules: plus de fourrures & pelisses: calottes & larges bonnets couurans les cheueus mal pignez: gens plus fades à voir, qu'un potage sans sel à humer. Que vous semble il? Si tous les hommes estoient de cette sorte, y auroit il pas peu de plasir de viure auec eus? Combien plus tot choisiriez vous un homme propre, bien en point, & bien parlant, tel qu'il ne s'est pu faire sans auoir enuie de plaire a quelcun? Qui ha inuenté un dous & gracieus langage entre les hommes? & ou premierement ha il esté employé? ha ce esté à persuader de faire guerre au pais? eslire un Capitaine? acuser ou defendre quelcun? Auant que les guerres se fissent, paix, alliances & confederacions en publiq: auant qu'il fust be-

soin de Capiteines, auant les premiers iugemens que fites faire en Athenes, il y auoit quelque maniere plus douce & gracieuse, que le commun : de laquelle userent Orphee, Amphion, & autres. Et ou en firent preuue les hommes, sinon en Amour? Par pitié on baille à manger à une creature, encore qu'elle n'en demande. On pense à un malade, encore qu'il ne veuille guerir. Mais qu'une femme ou homme d'esprit, prenne plaisir à l'affeccion d'une personne, qui ne la peut descouurir, lui donne ce qu'il ne peut demander, escoute un rustique & barbare langage : & tout tel qu'il est, sentant plus son commandement, qu'amoureuse priere, celà ne se peut imaginer. Celle qui se sent aymee, ha quelque autorité sur celui qui l'ayme : car elle voit en son pouuoir, ce que l'Amant poursuit, comme estant quelque grand bien & fort desirable. Cette autorité veut estre reueree en gestes, faits, contenances, & paroles. Et de ce vient, que les Amans choisissent les façons de faire, par lesquelles les personnes aymees auront plus d'ocasion de croire l'estime & reputacion que l'on ha d'elles. On se compose les yeux à douceur & pitié, on adoucit le front, on amollit le langage, encore que de son naturel l'Amant ust le regard horrible, le front despité, et langage sot

& rude: car il ha incessamment au coeur l'obiet de l'amour, qui lui cause vn desir d'estre digne d'en receuoir faueur, laquelle il scet bien ne pouuoir auoir sans changer son naturel. Ainsi entre les hommes Amour cause vne connoissance de soymesme. Celui qui ne tache à complaire à personne, quelque perfeccion qu'il ait, n'en ha non plus de plaisir, que celui qui porte vne fleur dedens sa manche. Mais celui qui desire plaire, incessamment pense à son fait: mire & remire la chose aymee: suit les vertus, qu'il voit lui estre agreables, & s'adonne aus complexions contraires à soymesme, comme celui qui porte le bouquet en main, donne certein iugement de quelle fleur vient l'odeur & senteur qui plus lui est agreable. Apres que l'Amant ha composé son corps & complexion à contenter l'esprit de l'aymee, il donne ordre que tout ce qu'elle verra sur lui, on lui donnera plaisir, ou pour le moins elle n'y trouuera à se facher. De là ha u source la plaisante inuencion des habits nouueaus. Car on ne veut iamais venir à ennui & lasseté, qui prouient de voir tousiours vne mesme chose. L'homme ha tousiours mesme corps, mesme teste, mesme bras, iambes, & piez: mais il les diuersifie de tant de sortes, qu'il semble tous les iours estre renouuelé.

Chemises parfumees de mille & mille sortes d'ouurages: bonnet à la saison, pourpoint, chausses iointes & serrees, montrans les mouuements du corps bien disposé: mille façons de bottines, brodequins, escarpins, souliers, sayons, casaquins: robbes, robbons, cappes, manteaux: le tout en si bon ordre, que rien ne passe. Et que dirons nous des femmes, l'habit desquelles, & l'ornement de corps, dont elles vsent, est fait pour plaire, si iamais rien fut fait. Est il possible de mieux parer vne teste, que les Dames font & feront à iamais? auoir cheueux mieux dorez, crespes, frizez? acoutrement de teste mieux seant, quand elles s'acoutreront à l'Espagnole, à la françoise, à l'Allemande, a l'Italienne, à la Grecque? Quelle diligence mettent elles au demeurant de la face? Laquelle, si elle est belle, ils contregardent tant bien contre les pluies, vents, chaleurs, temps & vieillesse, qu'elles demeurent presque tousiours ieunes. Et si elle ne leur est du tout telle, qu'elles la pourroient désirer, par honneste soin la se procurent, & l'ayant moyennement agreable, sans plus grande curiosité, seulement auec vertueuse industrie la continuent, selon la mode de chacune nation, contrée, & coustume. Et auec tout cela, l'habit propre

comme la feuille autour du fruit. Et s'il y ha perfeccion du corps, ou lineament qui puisse, ou doiue estre vu & montré, bien peu le cache l'agencement du vétement: ou, s'il est caché, il l'est en sorte, que lon le cuide plus beau & delicat. Le sein aparoit de tant plus beau, qu'il semble qu'elles ne le veuillent estre vu: les mamelles en leur rondeur releuees font donner un peu d'air au large estomac. Au reste, la robbe bien ioin-te, le corps estreci ou il le faut: les manches serrees, si le bras est massif: si non, larges & bien enrichies: la chausse tiree: l'escarpin faconnant le petit pié (car le plus souuent l'amoureuse curiosité des hommes fait rechercher la beauté jusqu'au bout des piez: (tant de pommes d'or, chainets, baguets, ceintures, pendans, gans parfumez, manchons: & en somme tout ce qui est de beau, soit à l'acoutrement des hommes ou des femmes, Amour en est l'auteur. Et s'il ha si bien trauaillé pour contenter les yeus, il n'a moins fait aus autres sentimens: mais les a tous emmiellez de nouuelle & propre douceur. Les fleurs que tu fiz, o Jupiter, naitre es mois de l'an les plus chaus, sont entre les hommes faites hybernalles: les arbres, plantes, herbages, qu'auois distribuez en diuers pais, sont par l'estude de

ceus qui veulent plaire à leurs amies, rassemblez en un verger : & quelquefois suis contreint, pour ayder à leur affeccion, leur departir plus de chaleur que le pais ne le requerroit. Et tout le proufit de ce, n'est que se ramenteuoir par ces petis presens en la bonne grace de ces amis & amies. Diray ie que la Musique n'a esté inuentee que par Amour ? & est le chant & harmonie l'effect & signe de l'Amour parfait. Les hommes en usent ou pour adoucir leurs desirs, enflammez, ou pour donner plaisirs: pour lequel diuersifier tous les iours ils inuentent nouueaus & diuers instrumens de Luts, Lyres, Citres, Doucines, Violons, Espinettes, Flutes, Cornets: chantent tous les iours diuerses chansons: & viendront à inuenter madrigalles, sonnets, pauanes, passemeses, gaillardes, & tout en commemoracion d'Amour: comme celui, pour lequel les hommes font plus que pour nul autre. C'est pour lui que l'on fait des serenades, aubades, tournois, combats tant à pié qu'à cheual. En toutes lesquelles entreprises ne se treuuent que ieunes gens amoureus: ou s'ils s'en treuuent autres meslez parmi, ceus qui ayment emportent tousiours le pris, & en remercient les Dames, desquelles ils ont porté les faueurs. La aussi se raporteront les Comedies, Trage-

dies, Jeux, Montres, Masques, Moresques. Dequoy allege un voyageur son trauail, que lui cause le long chemin, qu'en chantant quelque chanson d'Amour, ou escoutant de son compagnon quelque conte de fortune amoureuse? L'un loue le bon traitement de s'amie: l'autre se pleint de la cruauté de la sienne. Et mile accidens, qui interuiennent en amours: lettres descouuertes, mauuais raports, quelque voisine ialouse, quelque mari qui reuient plus tot que lon ne voudroit: quelquefois s'apercevant de ce qui se fait: quelquefois n'en croyant rien, se fiant sur la preudhommie de sa femme: & à fois eschaper un souspir auec un changement de parler: puis force excuses. Brief, le plus grand plaisir qui soit apres amour, c'est d'en parler. Ainsi passoit son chemin Apulee, quelque filozofe qu'il fust. Ainsi prennent les plus seueres hommes plaisir d'ouir parler de ces propos, encore qu'ils ne le veuillent confesser. Mais qui fait tant de Poetes au monde en toutes langues? n'est ce pas Amour? lequel semble estre le suget, duquel tous Poetes veulent parler. Et qui me fait attribuer la poesie à Amour: ou dire, pour le moins, qu'elle est bien aydee & entretenue par son moyen? c'est qu'incontinent que les hommes commencent d'aymer, ils escriuent

murs & treilliz garderont mal les Vestales. La vieillesse tournera son venerable & paternel amour, en fols & iuueniles desirs. Honte se perdra du tout. Il n'y aura discrecion entre noble, paisant, infidele ou More, Dame, maitresse, seruante. Les parties seront si inegales, que les belles ne rencontreront les beaus, ains seront conioinctes le plus souuent auec leurs dissemblables. Grands Dames aymeront quelquefois ceus dont ne daigneroient estre seruies. Les gens d'esprit s'abuseront autour des plus laides. Et quand les poures & loyans amans auront langui de l'amour de quelque belle: lors Folie fera iouir quelque auolé en moins d'une heure du bien ou l'autre n'aura pu atteindre. Je laisse les noises & querelles, qu'elle dressera partout, dont s'en ensuiura blessures, outrages, & meurtres. Et ay belle peur, qu'au lieu ou Amour ha inuenté tant de sciences, & produit tant de bien, qu'elle n'ameine auec soy quelque grande oisiueté acompagnee d'ignorance: qu'elle n'empesche les ieunes gens de suiure les armes & de faire seruice à leur Prince: ou de vaquer à estudes honorables: qu'elle ne leur mesle leur amour de paroles detestables, chansons trop vileines, iurongnerie & gourmandise: qu'elle ne leur suscite mile

maladies, & mette en infiniz dangers de leurs personnes. Car il n'y ha point de plus dangereuse compagnie que de Folie. Voilà les maus qui sont à creindre, si Folie se trouue autour d'Amour. Et s'il auenoit que cette meschante le voulust empescher ça haut, que Venus ne voulust plus rendre un dous aspect auec nous autres, que Mercure ne voulust plus entretenir nos alliances, quelle confusion y auroit il? Mais i'ay promis ne parler que de ce qui se fait en terre. Or donq, Jupiter, qui t'apeles pere des hommes, qui leur es auteur de tout bien, leur donnes la pluie quand elle est requise, seiches l'humidité superabondante: considere ces maus qui sont preparez aus hommes, si Folie n'est separee d'Amour. Laisse Amour se resiouir en paix entre les hommes: qu'il soit loisible à un chacun de conuerser priuément & domestiquement les personnes qu'il aymera, sans que personne en ait creinte ou soupçon: que les nuits ne chassent sous prétexte des mauuaises langues, l'ami de la maison de s'amie: que l'on puisse mener la femme de son ami, voisin, parent, ou bon semblera, en telle seureté que l'honneur de l'un ou l'autre n'en soit en rien offensé. Et a ce que personne n'ait plus mal en teste, quand il verra telles priuautez, fais publier

E

par toute la Terre, non à son de trompe
ou par ataches mises aus portes des temples,
mais en metant au cœur de tous ceus qui
regarderont les Amans, qu'il n'est possible
qu'ils voulissent faire ou penser quelque folie.
Ainsi auras tu mis tel ordre au fait aucun,
que les hommes auront ocasion de te louer &
magnifier plus que iamais, & feras beaucoup
pour toy & pour nous. Car tu nous auras dé-
liurez d'une infinité de pleintes, qui autre-
ment nous seront faites par les hommes, des
esclandres que Folie amoureuse fera au monde.
Ou bien si tu aymes mieus remettre les cho-
ses en l'estat qu'elles estoient, contreins les
Parques & Destinees (si tu y as quelque pou-
uoir) de retourner leurs fuseaus, & faire en
sorte qu'à ton commandement, & à ma priere,
& pour l'amour de Venus, que tu as iusques
ici tant cherie & aymee, & pour les plaisirs
& contentemens que tous tant que nous som-
mes, auons reçuz & receuons d'Amour,
elles ordonnent, que les yeus seront rendus
à Cupidon, & la bande otee: à ce que le
puissions voir encore un coup en son bel & naif
estre, piteus de tous les cotez dont on le
sauroit regarder, & riant d'un seulement. O
Parques, ne soyez à ce coup inexorables que
l'on ne die que vos fuseaus ont esté ministres
de la cruelle vengeance de Folie. Ceci

n'empeschera point la suite des choses à venir, Jupiter composera tous ces trois iours en un, comme il fit les trois nuits, qu'il fut auec Alcmene. Ie vous apelle, vous autres Dieus, & vous Deesses, qui tant auez porté & portez d'honneur à Venus. Voici l'endroit ou lui pouuez rendre les faueurs que d'elle auez reçues. Mais de qui plus dois ie esperer, que de toy Jupiter? laisseras tu plorer en vain la plus belle des Deesses! n'auras tu pitié de l'angoisse qu'endure ce poure enfant dine de meilleure fortune! Aurons nous perdu nos veus & prieres? Si celles des hommes te peuuent forcer, & t'ont fait plusieurs fois tomber des mains, sans mal faire la foudre que tu auois contre eus preparee: quel pouuoir auront les notres, ausquels as communiqué ta puissance & autorité? Et te prians pour personnes, pour lesquelles toymesme (si tu ne tenois le lieu de commander) prierois volontiers: & en la faueur desquelles (si ie puis sauoir quelque secret des choses futures) feras, possible, apres certeines reuolucions, plus que ne demandons, assugetissant à perpétuité folie à Amour, & le faisant plus cler voyant que nul autre des Dieus. I'ay dit.

Incontinent qu'Apolon ut fini son acusacion, toute la compagnie des Dieus par un frémissement, se montra auoir compassion de la belle Deesse là présente, & de Cupidon son fils. Et ussent volontiers tout sur l'heure condamné la Deesse Folie : Quand l'equitable Iupiter par une majesté Imperiale leur commanda silence, pour ouir la defense de Folie enchargee à Mercure, lequel commença a parler ainsi.

Mercure.

N'attendez point, Iupiter, & vous autres Dieus immortels, que ie commence mon oraison par excuses (comme quelquefois font les Orateurs), qui creingnent estre blamez, quand ils soutiennent des causes apertement mauuaises) de ce qu'ay pris en main la defense de Folie, & mesmes contre Cupidon, auquel ay en plusieurs endrois porté tant d'obeissance, qu'il auroit raison de m'estimer tout sien : & ay tant aymé la mere, que n'ay iamais espargné mes allees & venues, tant qu'ay pensé lui faire quelque chose agreable. La cause, que ie defens, est si iuste, que ceus mesmes qui ont parlé au contraire, apres m'auoir ouy, changeront d'opinion. L'issue du diferent, comme i'espere, sera telle, que mesme Amour quelque iour me remercira de ce seruice, que contre lui ie fay à Folie. Cette question est entre deus amis, qui ne sont pas

si outrez l'un enuers l'autre, que quelque matin ne se puissent reconcilier, & prendre plaisir l'un de l'autre, comme au parauant. Si à l'apetit de l'un, vous chassez l'autre, quand ce desir de vengeance sera passé (laquelle incontinent qu'elle est acheuee commence à desplaire:) si vous ordonnez quelque cas contre Folie, Amour en aura le premier regret. Et n'estoit cette ancienne amitié & aliance de ces deux, maintenant auersaires, qui les faisoit si uniz & conioins, que iamais n'auez fait faueur à l'un, que l'autre ne s'en soit senti: ie me defierois bien que pussiez donner bon ordre sur ce different, ayans tous suiui Amour fors Pallas: laquelle estant ennemie capitale de Folie, ne serait raison qu'elle voulust iuger sa cause. Et toutefois n'est Folie si inconnue ceans, qu'elle ne se ressente d'auoir souuentefois esté la bien venue, vous aportant tousiours auec sa troupe quelque cas de nouueau pour rendre vos banquets & festins plus plaisans. Et pense que tous ceux de vous, qui ont aymé, ont aussi bonne souuenance d'elle, que de Cupidon mesme. Dauantage elle vous croit tous si equitables & raisonnables, qu'encore que ce fait fust le votre propre, si n'en feriez vous que la raison. I'ay trois choses à faire. Defendre la teste de Folie, contre laquelle

Amour ha iuré: respondre aus acusacions que i'entends estre faites à Folie: & à la demande qu'il fait de ses yeus. Apolon, qui ha si long tems ouy les causeurs à Romme, ha bien retenu d'eus à conter tousiours à son auantage. Mais Folie, comme elle est tousiours ouuerte, ne veut point que i'en dissimule rien: & ne vous en veut dire qu'un mot sans art, sans fard & ornement quelconque. Et, à la pure vérité, Folie se iouant auec Amour, ha passé deuant lui pour gaigner le deuant, & pour venir plus tot vous donner plaisir. Amour est entré en colere. Lui & elle se sont pris de paroles. Amour la taché nauurer de ses armes qu'il portoit. Folie s'est defendue des siennes, dont elle ne s'estoit chargee pour blesser personne, mais pource que ordinairement elle les porte. Car, comme vous sauez, ainsi qu'Amour tire au coeur, Folie aussi segette aus yeus & à la teste, & n'a autres armes que ses doits. Amour ha voulu montrer qu'il auoit puissance sur le coeur d'elle. Elle lui ha fait connoitre qu'elle auoit puissance de lui oter les yeus. Il ne se pleingnoit que de la deformité de son visage. Elle esmue de pitié la lui ha couuert d'une bande à ce que lon n'aperçust deus trous vuides d'iceus, enlaidissans sa face. On dit que Folie ha

fait double iniure à Amour : premierement, de lui auoir creué les yeus : secondement, de lui auoir mis ce bandeau. On exaggere le crime fait à une personne aymee d'une personne, dont plusieurs ont afaire. Il faut respondre à ces deus iniures. Quant a la premiere, ie dy : que les loix & raisons humaines ont permis à tous se defendre contre ceus qui les voudroient offenser, tellement que ce, que chacun fait en se defendant, est estimé bien & iustement fait. Amour ha esté l'agresseur. Car combien que Folie ait premierement parlé à Amour, ce n'estoit toutefois pour quereler, mais pour s'esbatre, & se iouer à lui. Folie s'est defendue. Duquel coté est le tort ? Quand elle lui eust pis fait, ie ne voy point comment on lui en eust pu rien demander. Et si ne voulez croire qu'Amour ait esté l'agresseur, interroguez le. Vous verrez qu'il reconnoitra vérité. Et n'est chose incroyable en son endroit de commencer tels brouilliz. Ce n'est d'auiourd'hui, qu'il ha esté si insuportable, quand bon lui ha semblé. Ne s'ataqua il pas à Mars, qui regardoit Vulcan forgeant des armes, & tout soudein le blessa ? & n'y ha celui de cette compagnie, qui n'ait esté quelquefois las d'ouir ces branades. Folie rit tousiours, ne pense si auant aus choses,

ne marche si auant pour estre la premiere, mais pource qu'elle est plus prompte & hatiue. Je ne say que sert d'alleguer la coutume toleree à Cupidon de tirer de son arc ou bon lui semble. Car quelle loy ha il plus de tirer à Folie, que Folie n'a de s'adresser à Amour? Il ne lui ha fait mal: neanmoins il s'en est mis en son plein deuoir. Quel mal ha fait Folie, rengeant Amour, en sorte qu'il ne peut plus nuire, si ce n'est d'auenture? Que se treuue il en eus de capital? y ha il quelque guet à pens, ports d'armes, congregacions illicites, ou autres choses qui puissent tourner au desordre de la Republique? C'estoit Folie & un enfant, auquel ne falloit auoir egard. Je ne say comment te prendre en cet endroit, Apolon. S'il est si ancien: il doit auoir apris à estre plus modeste, qu'il n'est: & s'il est ieune, aussi est Folie ieune, & fille de Jeunesse. A cette cause, celui qui est blessé, en doit demeurer là. Et dorenauant que personne ne se prenne a Folie. Car elle ha, quand bon lui semblera, dequoy venger ses iniures: & n'est de si petit lieu, qu'elle doiue soufrir les ieunesses de Cupidon. Quand a la seconde iniure, que Folie lui ha mis un bandeau, ceci est une pure calomnie. Car en lui bandant le dessous du

front, Folie iamais ne pensa lui agrandir son mal, ou lui oter le remede de guerir. Et quel meilleur témoignage faut il, que de Cupidon mesme? Il ha trouvé bon d'estre bandé: il ha connu qu'il avoit esté agresseur, & que l'iniure provenoit de lui: il ha reçu cette faveur de Folie. Mais il ne savoit pas qu'il fust de tel pouvoir. Et quand il ust su, que lui ust nuy de le prendre? Il ne lui devoit iamais estre oté: par consequent donq ne lui devoient estre ses yeus rendus. Si ses yeus ne lui devoient estre rendus, que lui nuit lui le bandeau? Que bien tu te moutres ingrat à ce coup, fils de Venus, quand tu calomnies le bon vouloir que t'ay porté, & interpretes à mal ce que ie t'ay fait pour bien. Pour agraver le fait, on dit que c'estoit en lieu de franchise. Aussi estoit ce en lieu de franchise, qu'Amour avoit assailli. Les autels & temples ne sont inventez à ce qu'il soit loisible aus meschans d'y tuer les bons, mais pour sauver les infortunez de la fureur du peuple, ou du courrous d'un Prince. Mais celui qui pollue la franchise n'en doit il perdre le fruit? S'il ust bien succedé à Amour, comme il vouloit, & ust blessé cette Dame, ie croy qu'il n'ust pas voulu que lon lui ust imputé ceci. Le semblable faut qu'il treuve bon

en autrui. Folie m'a defendu que ne la fisse misérable, que ne vous supliasse pour lui pardonner, si faute y auoit : m'a defendu le plorer, n'embrasser vos genous, vous adiurer par les gracieus yeus, que quelquefois auez trouuez agreables venans d'elle, ny amener ses parens, enfans, amis, pour vous esmouuoir à pitié. Elle vous demande ce que ne lui pouuez refuser, qu'il soit dit : qu'Amour par sa faute mesme est deuenu aueugle. Le second point qu'Apolon ha touché, c'est qu'il veut estre faites defenses a Folie de n'aprocher dorenauant Amour de cent pas a la ronde. Et ha fondé sa raison sur ce, qu'estant en honneur & reputacion entre les hommes, leur causant beaucoup de bien & plaisirs, si Folie y estoit meslee, tout tourneroit au contraire. Mon intencion sera de montrer qu'en tout cela Folie n'est rien inferieure à Amour, & qu'Amour ne seroit rien sans elle : & ne peut estre, & regner sans son ayde. Et pource qu'Amour ha commencé a montrer sa grandeur par son ancienneté, ie feray le semblable : & vous prieray reduire en memoire comme incontinent que l'homme fut mis sur terre, il commença sa vie par folie : & depuis ces successeurs ont si bien continué, que iamais Dame n'ut tant bon credit au monde. Vray est qu'au commen-

cement les hommes ne faisoient point de hautes folies, aussi n'auoient ils encore aucuns exemples deuant eus. Mais leur folie estoit a courir l'un aprés l'autre: a monter sus un arbre pour voir de plus loin: rouler en la vallee: a menger tout leur fruit en un coup: tellement que l'hiuer n'auoient que menger. Petit a petit ha cru Folie auec le tems. Les plus eminentz d'entre eus, ou pour auoir rescous des loups & autres bestes sauuages, les brebis de leurs voisins & compagnons, ou pour auoir defendu quelcun d'estre outragé, ou pource qu'il se sentoient ou plus forts, ou plus beaus, se sont fait couronner Rois de quelque feuillage de Chesne. Et croissant l'ambicion, non des Rois, qui gardoient fort bien en ce tems les Moutons, Beufs, Truies & Asnesses, mais de quelques mauuais garnimens qui les suiuoient, leur viure a esté separé du commun. Il ha fallu que les viandes fussent plus delicates, l'habillement plus magnifique. Si les autres usoient de laine, ils ont cherché un metal plus precieus, qui est l'or. Ou l'or estoit commun, ils l'ont enrichi de Perles, Rubis, Diamans, & toutes sortes de pierreries. Et, ou est la plus grand' Folie, si le commun ha u une loy, les grands en ont pris d'autres pour eus. Ce qu'ils ont esti-

mé n'estre licite aus autres, se le sont pensé estre permis. Folie ha premierement mis en teste à quelcun de se faire creindre : Folie ha fait les autres obeir. Folie ha inuenté toute l'excellence, magnificence & grandeur, qui depuis à cette cause s'en est ensuiuie. Et neanmoins, qu'y ha il plus venerable entre les hommes, que ceus qui commandent aus autres ? Toymesme, Iupiter, les apelles pasteurs de Peuples : veus qu'il leur soit obei sous peine de la vie : & neanmoins l'origine est venue par cette Dame. Mais ainsi que tousiours as acoutumé faire, tu as conuerti à bien ce que les hommes auoient inuenté à mal. Mais, pour retourner à mon propos, quels hommes sont plus honorez que les fols! Qui fut plus fol qu'Alexandre, qui se sentant souffrir faim, soif, & quelquefois ne pouuant cacher son vin, suget a estre malade & blessé, neanmoins se faisoit adorer comme Dieu? Et quel nom est plus celebre entre les Rois : quelles gens ont esté pour un tems en plus grande reputacion, que les Filozofes? Si en trouuerez vous peu, qui n'ayent esté abreuuez de Folie. Combien pensez vous qu'elle ait de fois remué le cerueau de Chrysippe? Aristote ne mourut il de deuil, comme un fol, ne pouuant entendre la cause du flus & reflus de l'Euripe?

Crate, getant son tresor a la mer, ne fit il un sage tour? Empedocle qui se fust fait immortel sans ses sabots d'erain, en auoit il ce qui lui en failloit? Diogene auec son tonneau: & Aristippe qui se pensoit grand filozofe, se sachant bien ouy d'un grand Signeur, estoient ils sages? Je croi qui regarderoit bien auant leurs opinions, que lon les trouueroit aussi crues, comme leurs cerueaus estoient mal faits. Combien y ha il d'autres sciences au monde, lesquelles ne sont que pure resuerie? encore que ceus qui en font professions soient estimez grands personnages entre les hommes? Ceus qui font des maisons au Ciel, ces getteurs de points, faiseurs de characteres, & autres semblables, ne doiuent ils estre mis en ce reng? N'est a estimer cette fole curiosité de mesurer le Ciel, les Estoiles, les Mers, la Terre, consumer son tems a conter, getter, aprendre mille petites questions, qui de soy sont foles: mais neanmoins resiouissent l'esprit: le font aparoir grand & subtil autant que si c'estoit en quelque cas d'importance. Je n'aurois iamais fait, si ie voulois raconter combien d'honneur & de reputacion tous les iours se donne a cette Dame, de laquelle vous dites tant de mal. Mais pour le dire en un mot: Met-

tez moy au monde un homme totalement sage d'un coté & un fol de l'autre: & prenez garde lequel sera plus estimé. Monsieur le sage atendra que lon le prie, & demeurera auec sagesse tout seul, sans que lon l'apelle a gouuerner les villes, sans que lon l'apelle en conseil: il voudra escouter, aller posément ou il sera mandé: & on ha afaire de gens qui soient prontz & diligens, qui faillent plus tost que demeurer en chemin. Il aura tout loisir d'aller planter des choux. Le fol ira tant & viendra, en donnera tant a tort & a trauers, qu'il rencontrera en fin quelque cerueau pareil au sien qui le poussera: & se fera estimer grand homme. Le fol se mettra entre dix mile arquebuzades, & possible en eschapera: il sera estimé, loué, prisé, suiui d'un chacun. Il dressera quelque entreprise escerueelee, de laquelle s'il retourne, il sera mis iusques au Ciel. Et trouuerez vray, en somme, que pour un homme sage, dont on parlera au monde, y en aura dix mile fols qui seront a la vogue de peuple. Ne vous sufit il de ceci? assembleray ie les maus qui seroient au monde sans Folie, & les commoditez qui prouiennent d'elle? Que dureroit mesme le monde, si elle n'empeschoit que lon ne preuit les facheries & hazars qui sont en mariage? Elle empescho que lon ne les

voye & les cache: à fin que le monde se peuple tousiours a la maniere acoutumee. Combien dureroient peu aucuns mariages, si la sottise des hommes ou des femmes laissoit voir les vices qui y sont? Qui ust trauersé les mers, sans auoir Folie pour guide? se commettre à la misericorde des vents, des vagues, des bancs, & rochers, perdre la terre de vue, aller par voyes inconnues, trafiquer auec gens barbares & inhumains, dont est il premierement venu, que de Folie? Et toutefois par là, sont communiquees les richesses d'un païs à autre, les sciences, les façons de faire, & ha esté connue la terre, les proprietez, & natures des herbes, pierres & animaus. Quelle folie fust ce d'aller sous terre chercher le fer & l'or? combien de mestiers faudrait il chasser du monde, si Folie en estoit bannie? la plus part des hommes mourroient de faim: Dequoy viuroient tant d'Auocats, Procureurs, Greffiers, Sergens, Juges, Menestriers, Farseurs, Parfumeurs, Brodeurs, & dix mile autres mestiers? Et pource qu'Amour s'est voulu munir, tant qu'il ha pu, de la faueur d'un chacun, pour faire trouuer mauuais que par moy seule il ait reçu quelque infortune, c'est bien raison qu'apres auoir ouy toutes ses vanteries, je lui conte à la verité

de moy fait. Le plaisir, qui prouient d'Amour, consiste quelque fois ou en une seule personne, ou bien pour le plus, en deus, qui sont l'amant & l'amie. Mais le plaisir que Folie donne, n'a si petites bornes. D'un mesme passetems elle fera rire une grande compagnie. Autrefois elle fera rire un homme seul de quelque pensee, qui sera venue donner à la trauerse. Le plaisir que donne Amour, est caché & secret: celui de Folie se communique à tout le monde. Il est si recreatif, que le seul nom esgaie une personne. Qui verra un homme enfariné auec une bosse derriere entrer en salle, ayant une contenance de fol, ne rira il incontinent? Que lon nomme quelque fol insigne, vous verrez qu'à ce nom quelcun se resiouira, & ne pourra tenir le rire. Tous autres actes de Folie sont tels, que lon ne peut en parler sans sentir au coeur quelque allegresse, qui desfache un homme & le prouoque à rire. Au contraire, les choses sages & bien composees, nous tiennent premierement en admiracion: puis nous soulent & ennuient. Et ne nous feront tant de bien, quelques grandes que soient & ceremonieuses, les assemblees des grans Signeurs & sages, que fera quelque folatre compagnie de ieunes gens deliberez, & qui n'auront

ensemble nul respect & consideracion. Seulement icelle voix, resueille les esprits de l'ame, & les rend plus dispos à faire leurs naturelles operacions: Ou, quand on sort de ces sages assemblees, la teste fait mal: on est las tant d'esprit que de corps, encore que lon ne soit bougé de sus une sellette. Toutesfois ne faut estimer que les actes de folie soient tousiours ainsi legers comme le saut des Bergers, qu'ils font pour l'amour de leurs amies: ny aussi deliberez comme les petites gayetez des Satires: ou comme les petites ruses que font les Pastourelles, quand elles font tomber ceus qui passent deuant elles, leur donnant par derriere la iambette, ou leur chatouillant leur sommeil auec quelque branche de chesne. Elle en ha qui sont plus seueres, faits auec grande premeditation, auec grand artifice, & par les esprits plus ingenieus. Telles sont les Tragedies que les garçons des vilages premierement inuenterent: puis furent auec plus heureus soin aportees es villes. Les Comedies ont de là pris leur source. La saltacion n'a u autre origine: qui est une representacion faite si au vif de plusieurs & diuerses histoires, que celui, qui n'oit la voix des chantres, qui accompagnent les mines du ioueur, entent toutesfois non seulement l'histoire, mais les passions & mouuements:

& peuſe entendre les paroles qui ſont cõue-
nables & propres en tels actes: & comme di-
ſoit quelcun, leurs piez & mains parlans.
Les Bouffons qui courent le monde, en
tiennent quelque choſe. Qui me pourra dire,
s'il y ha choſe plus fole, que les anciennes
fables contenues es Tragedies, Comedies,
& Saltacions? Et comment ſe peuuent exemp-
ter d'eſtre nommez fols, ceux qui les re-
preſentent, ayans pris & prenans tant de
peines à ſe faire ſembler autres qu'ils ne
ſont? Eſt il beſoin reciter les autres paſſe-
tems, qu'a inuentez Folie pour garder les
hommes de languir en oiſiueté? N'a elle
fait faire les ſomptueus Palais, Theatres,
& Amphitheatres de magnificence incroya-
ble, pour laiſſer témoignage de quelle ſorte
de folie chacun en ſon tems s'eſbatoit? N'a
elle eſté inuentrice des Gladiateurs, Lui-
teurs, & Athletes? N'a elle donné la har-
dieſſe & dexterité telle à l'homme, que
d'oſer, & pouuoir combatre ſans armes un
Lion, ſans autre neceſſité ou attente,
que pour eſtre en la grace & faueur du peu-
ple? Tant y en ha qui aſſaillent les Tau-
reaus, Sangliers, & autres beſtes, pour
auoir l'honneur de paſſer les autres en folie:
qui eſt un combat, qui dure non ſeulement
entre ceus qui viuent de meſme tems, mais

des successeurs auec leurs predecesseurs. N'estoit ce vn plaisant combat d'Antoine auec Cleopatra, à qui dépendroit le plus en vn festin? Et tout cela seroit peu, si les hommes ne trouuans en ce monde plus fols qu'eus, ne dressoient querelle contre les morts. Cesar se fachoit qu'il n'auoit encore commencé à troubler le monde en l'aage, qu'Alexandre le grand en auoit vaincu une grande partie. Combien Luculle & autres, ont ils laissé d'imitateurs, qui ont taché à les passer, soit à traiter les hommes en grand apareil, à amonceler les plaines, aplanir les montaignes, seicher les lacs, mettre ponts sur les mers (comme Claude Empereur) faire Colosses de bronze & pierre, arcs triomfans, Pyramides? Et de cette magnifique folie en demeure un long tems grand plaisir entre les hommes, qui se destournent de leur chemin, font voyages expres, pour auoir le contentement de ces vieilles folies. En somme, sans cette bonne Dame l'homme seicheroit & seroit lourd, malplaisant & songeart. Mais folie lui esueille l'esprit, fait chanter, danser, sauter, habiller en mille façons nouuelles, lesquelles changent de demi an en demi an, auec tousiours quelque aparence de raison, & pour quelque commodité. Si lon inuente vn habit iont & rond, on dit qu'il est plus

ſeant & propre : quand il eſt ample & large, plus honneſte. Et pour ces petites folies, & inuencions, qui ſont tant en habillemens qu'en contenances & façons de faire, l'homme en eſt mieus venu, & plus agreable aux Dames. Et comme i'ai dit des hommes, il y aura grand difference entre le recueil que trouuera un fol, & un ſage. Le ſage ſera laiſſé ſur les liures, ou auec quelques anciennes matrones à deuiſer de la diſſolucion des habits, des maladies qui courent, ou à demeſler quelque longue genealogie. Les ieunes Dames ne ceſſeront qu'elles n'ayent en leur compagnie ce gay & ioly cerueau. Et combien qu'il en pouſſe l'une, pinſe l'autre, descoiffe, leue la cotte, & leur faſſe mile maus : ſi le chercheront elles touſiours. Et quand ce viendra à faire comparaiſon des deus, le ſage ſera loué d'elles, mais le fol iouira du fruit de leur priuautez. Vous verrez les Sages meſmes, encore qu'il ſoit dit que lon cherche ſon ſemblable, tomber de ce coté. Quand ils feront quelque aſſemblee, touſiours donneront charge que les plus fols y ſoient, n'eſtimant pouuoir eſtre bonne compagnie, ſ'il n'y ha quelque fol pour reſueiller les autres. Et combien qu'ils s'excuſent ſur les femmes & ieunes gens, ſi ne peuuent ils diſſimuler le plaiſir qu'ils y

prennent, s'adressans tousiours à eus, & leur faisant visage plus riant, qu'aus autres. Que te semble de Folie, Iupiter? Est elle telle, qu'il la faille ensevelir sous le mont Gibel, ou exposer au lieu de Promethee, sur le mont de Caucase? Est il raisonnable la priuer de toutes bonnes compagnies, ou Amour sachant qu'elle sera pour la facher y viendra, & conuiendra que Folie, qui n'est rien moins qu'Amour, lui quitte sa place? S'il ne veut estre auec Folie, qu'il se garde de s'y trouuer. Mais que cette peine de ne s'assembler point, tombe sur elle, ce n'est raison. Quel propos y auroit il, qu'elle ust rendu une compagnie gaie & deliberee, & que sur ce bon point la fallust desloger? Encore s'il demandoit que le premier qui auroit pris la place, ne fust empesché par l'autre, & que ce fust au premier venu, il y auroit quelque raison. Mais ie lui moustreray que iamais Amour ne fut sans la fille de Ieunesse, & ne peut estre autrement: & le grand dommage d'Amour, s'il auoit ce qu'il demande. Mais c'est une petite colere, qui lui ronge le cerueau, qui lui fait auoir ces estranges affeccions: lesquelles cesseront quand il sera un peu refroidi. Et pour commencer à la belle premiere naissance d'Amour, qu'y ha il plus

despourueu de sens, que la personne à la moindre ocasion du monde vienne en Amour, en receuant une pomme comme Cydipee? en lisant un liure, comme la Dame Francisque de Rimini? en voyant, en passant, se rende si tot serue & esclaue, & conçoiue esperance de quelque grand bien sans sauoir s'il en y ha? Dire que c'est la force de l'oeil de la chose aymee, & que de là sort une sutile euaporacion, ou sang, que nos yeus reçoiuent, & entre iusques au coeur: ou, comme pour loger un nouuel hoste, faut pour lui trouuer sa place, mettre tout en desordre. Ie say que chacun le dit: mais s'il est vray, i'en doute. Car plusieurs ont aymé sans auoir u cette ocasion, comme le ieune Gnidien, qui ayma l'euure fait par Praxitelle. Quelle influxion pouuoit il receuoir d'un oeil marbrin? Quelle sympathie y auoit il de son naturel chaud & ardent par trop, auec une froide & morte pierre? Qu'est ce donq qui l'enflammoit? Folie, qui estoit logee en son esprit. Tel feu estoit celui de Narcisse. Son oeil ne receuoit pas le pur sang & sutil de son coeur mesme: mais la fole imaginacion du beau pourtrait, qu'il voyoit en la fonteine, le tourmentoit. Exprimez tant que voudrez la force d'un oeil: faites le tirer mile traits par iour: n'oubliez qu'une ligne qui passe par

le milieu, iointe auec le sourcil, est un vray arc: que ce petit humide, que l'on voit luire au milieu, est le trait prest à partir: si est ce que toutes ces flesches n'iront en autres coeurs, que ceus que Folie aura preparez. Que tant de grans personnages, qui ont esté & sont de present, ne s'estiment estre iniuriez, si pour auoir aymé ie les nomme fols. Qu'ils se prennent à leurs Filosofes, qui ont estimé Folie estre priuacion de sagesse, & sagesse estre sans passions: desquelles Amour ne sera non plustot destitué, que la Mer d'ondes & vagues: vray est qu'aucuns dissimulent mieux leur passion, & s'ils s'en trouuent mal, c'est une autre espece de Folie. Mais ceus qui montrent leurs affeccions estans plus grandes que les secrets de leurs poitrines, vous rendront & exprimeront une si viue image de Folie, qu'Apelle ne la saurait mieus tirer au vif. Ie vous prie imaginer un ieune homme, n'ayant grand afaire, qu'à se faire aymer: pigné, miré, tiré, parfumé: se pensant valoir quelque chose, sortir de sa maison le cerueau embrouillé de mille consideracions amoureuses: ayant discouru mille bons heurs, qui passeront bien loin des costes: suiui de pages & laquais habillez de quelque liuree representant quelque trauail, fermeté, & esperance:

& en cette sorte viendra trouuer sa Dame à l'Eglise: autre plaisir n'aura qu'à getter force oeillades, & faire quelque reuerence en passant. Et que sert ce seul regard? Que ne va il en masque pour plus librement parler? Là se fait quelque habitude, mais auec si peu de demonstrance du coté de la Dame, que rien moins. A la longue il vient quelque priuauté: mais il ne faut encore rien entreprendre, qu'il n'y ait plus de familiarité. Car lors on n'ose refuser d'ouir tous les propos des hommes, soient bons ou mauuais. On ne craint ce que lon ha acoustumé voir. On prend plaisir à disputer les demandes des poursuiuants. Il leur semble que la place qui parlemente, est demi gaignee. Mais s'il auient, que, comme les femmes prennent volontiers plaisir à voir debatre les hommes, elles leur ferment quelquefois rudement la porte, & ne les apellent à leurs petites priuautez, comme elles souloient, voilà mon homme aussi loin de son but comme n'a gueres s'en pensoit pres. Ce sera à recommencer. Il faudra trouuer le moyen de se faire prier d'acompagner sa Dame en quelque Eglise, aus ieus, & autres assemblees publiques. Et ce pendant expliquer ses passions par soupirs & paroles tremblantes: redire cent fois une mesme

chose: protester, iurer, promettre à celle qui possible ne s'en soucie, & est tournee ailleurs & promise. Il me semble que seroit folie parler des sottes & plaisantes amours vilageoises: marcher sur le bout du pié, serrer le petit doit: apres que lon ha bien bu, escrire sur le bout de la table auec du vin, & entrelasser son nom & celui de s'amie: la mener premiere à la danse, & la tourmenter tout un iour au Soleil. Et encore ceus, qui par longues alliances, ou par entrees ont pratiqué le moyen de voir leur amie en leur maison, ou de leur voisin, ne viennent en si estrange folie, que ceus qui n'ont faveur d'elles qu'aus lieus publiques & festins: qui de cent soupirs n'en peuuent faire connoitre plus d'un ou deus le mois: & neanmoins pensent que leurs amies les doiuent tous conter. Il faut auoir tousiours pages aus escoutes, sauoir qui va, qui vient, corrompre des chambrieres à beaus deniers, perdre tout un iour pour voir passer Madame par la rue, & pour toute remuneracion, auoir un petit adieu auec quelque souzris, qui le fera retourner chez soy plus content, que quand Vlisse vid la fumee de son Itaque. Il vole de joye: il embrasse l'un, puis l'autre: chante vers: compose, fait s'amie la plus belle qui soit au monde, combien que

possible soit laide. Et si de fortune suruient quelque ialousie, comme il auient le plus souuent, on ne rit, on ne chante plus: on deuient pensif & morne: on admire celui que lon pense estre aymé: on parangonne sa beauté, grace, richesse, auec celui duquel on est ialous: puis soudein on le vient à despriser: qu'il n'est possible, estant de si mauuaise grace, qu'il soit aymé: qu'il est impossible qu'il face tant son deuoir que nous, qui languissons, mourons, brulons d'Amour. On se pleint, on apelle s'amie cruelle, variable: lon se lamente de son malheur & destinee. Elle n'en fait que rire, ou lui fait acroire qu'à tort il se pleint: on trouue mauuaises ses querelles, qui ne viennent que d'un coeur soupsonneus & ialous: & qu'il est bien loin de son conte: & qu'autant lui est de l'un que de l'autre. Et lors ie vous laisse penser qui ha du meilleur. Lors il faut connoitre que lon ha failli par bien seruir, par masques magnifiques, par deuises bien inuentees, festins, banquets. Si la commodité se trouue, faut se faire paroitre par dessus celui dont on est ialous. Il faut se montrer liberal: faire present quelquefois de plus que lon n'a: incontinent qu'on s'aperçoit que lon souhaite quelque chose, l'enuoyer tout soudein, encores qu'on n'en

soit requis : & iamais ne confesser que lon soit poure. Car c'est une tresmauuaise compagne d'Amour, que Poureté : laquelle estant suruenue, on connoit sa folie, & lon s'en retire à tard. Ie croy que ne voudriez point ressembler encore à cet Amoureus, qui n'en ha que le nom. Mais prenons le cas que lon lui rie, qu'il y ait quelque reciproque amitié, qu'il soit prié se trouuer en quelque lieu : il pense incontinent qu'il soit fait, qu'il receura quelque bien, dont il est bien loin : une heure en dure cent : on demande plus de fois quelle heure il est : on fait semblant d'estre demandé : & quelque mine que lon face, on lit au visage qu'il y ha quelque passion vehemente. Et quand on aura bien couru, on trouuera que ce n'est rien, & que c'estoit qour aller en compagnie se promener sur l'eau, ou en quelque iardin : ou aussi tot un autre aura faueur de parler à elle que lui, qui ha esté conuié. Encore ha il ocasion de se contenter, à son auis. Car si elle n'ust plaisir de le voir, elle ne l'ust demandé en sa compagnie. Les plus grandes & hazardeuses folies suiuent tousiours l'acroissement d'Amour. Celle qui ne pensoit qu'à se iouer au commencement, se trouue prise. Elle se laisse visiter à heure suspecte. En quels dangers? D'y aller accompagné, se-

roit declarer tout. Y aller seul, est hazardeus. Ie laisse les ordures & infections, dont quelquefois on est parfumé. Quelquefois se faut desguiser en portefaix, en Cordelier, en femme: se faire porter dens un coffre à la merci d'un gros vilain, que s'il sauoit ce qu'il porte, le lairroit tomber pour auoir fondé son fol faix. Quelquefois ont esté surpris, batuz, outragez, & ne s'en ose lon vanter. Il se faut guinder par fenestres, par sus murailles, & tousiours en danger, si Folie n'y tenoit la main. Encore ceus cy ne sont que des mieus payez. Il y en ha qui rencontrent Dames cruelles, desquelles iamais on n'obtient merci. Autres sont si rusees, qu'apres les auoir menez iusques aupres du but, les laissent là. Que font ils? apres auoir longuement soupiré, ploré & crié, les uns se rendent Moynes: les autres abandonnent le pais, les autres se laissent mourir. Et penseriez vous, que les amours des femmes soient de beaucoup plus sages? les plus froides se laissent bruler dedens le corps auant que de rien auouer. Et combien qu'elles voulissent prier, si elles osoient, elles se laissent adorer: & tousiours refusent ce qu'elles voudroient bien que lon leur otast par force. Les autres n'attendent que l'ocasion: & heureus qui la peut

rencontrer. Il ne faut auoir creinte d'estre esconduit. Les mieus nees ne se laissent veincre, que par le tems. Et se connoissant estre aymees, & endurant en fin le semblable mal qu'elles ont fait endurer à autrui, ayant fiance de celui auquel elles se descouurent, auouent leur foiblesse, confessent le feu qui les brule: toutefois encore un peu de honte les retient, & ne se laissent aller, que vaincues, & consumees à demi. Et aussi quand elles sont entrees une fois auant, elles font de beaus tours. Plus elles ont resisté à Amour, & plus s'en treuuent prises. Elles ferment la porte à raison. Tout ce qu'elles creingnoient, ne le doutent plus. Elles laissent leurs ocupacions muliebres. Au lieu de filer, coudre, besongner au point, leur estude est se bien parer, promener es Eglises, festes, & banquets pour auoir tousiours quelque rencontre de ce qu'elles ayment. Elles prennent la plume & le lut en main: escriuent & chantent leurs passions: & en fin croit tant cette rage, qu'elles abandonnent quelquefois, pere, mere, maris, enfans, & se retirent ou est leur coeur. Il n'y ha rien qui plus se fache d'estre contreint, qu'une femme: & qui plus se contreingne, ou elle ha enuie montrer son affeccion. Je vois souuentefois une femme,

laquelle n'a trouué la solitude & prison d'enuiron sept ans longue, estant auec la personne qu'elle aymoit. Et combien que nature ne lui eust nié plusieurs graces, qui ne la faisoient indine de toute bonne compagnie, si est ce qu'elle ne vouloit plaire à autre qu'à celui qui la tenoit prisonniere. I'en ay connu une autre, laquelle absente de son ami, n'alloit iamais dehors qu'acompagnee de quelcun des amis & domestiques de son bien aymé: voulant tousiours rendre témoignage de la foy qu'elle lui portoit. En somme, quand cette afeccion est imprimee en un coeur genereus d'une Dame, elle y est si forte, qu'à peine se peut elle efacer. Mais le mal est, que le plus souuent elles rencontrent si mal, que plus ayment, & moins sont aymees. Il y aura quelcun, qui sera bien aise de leur donner martel en teste, & fera semblant d'aymer ailleurs, & n'en tiendra conte. Alors les pourettes entrent en estranges fantasies: ne peuuent si aisément se defaire des hommes, comme les hommes des femmes, n'ayant la commodité de s'eslongner & commencer autre parti, chassans Amour auec autre Amour. Elles blament tous les hommes pour un. Elles apellent foles celles qui ayment. Maudissent le iour que pre-

mierement elles aymerent. Protestent de iamais n'aimer: mais cela ne leur dure gueres. Elles remettent incontinent deuant les yeus ce qu'elles ont tant aymé. Si elles ont quelque enseigne de lui, elles la baisent, rebaisent, sement de larmes, s'en font un cheuet & oreiller, & s'escoutent elles mesmes pleingnantes leurs miserables detresses. Combien en voy ie, qui se retirent iusques aus Enfers, pour essaier si elles pourront, comme iadis Orphee, reuoquer leurs amours perdues? Et en tous ces actes, quels traits trouuez vous que de folie? Auoir le cœur separé de soymesme, estre meintenant en paix, ores en guerre, ores en treues: couurir & cacher sa douleur: changer visage mile fois le iour: sentir le sang qui lui rougit la face, y montant: puis soudein s'enfuit, la laissant palle, ainsi que honte, esperance, ou peur, nous gouuernent: chercher ce qui nous tourmente, feingnant le fuir. Et neanmoins auoir creinte de le trouuer: n'auoir qu'un petit ris entre mile soupirs: se tromper soymesme: bruler de loin: geler de pres: un parler interrompu: un silence venant tout à coup: ne sont ce tous signes d'un homme alienė de son bon entendement? Qui excusera Hercule deuidant les pelotons d'Omphale? Le sage

Roi Hebrieu auec cette grande multitude de femmes? Annibal s'abatardissant autour d'une Dame? & maints autres, que iournellement voyons s'abuser tellement, qu'ils ne se connoissent eus mesmes. Qui en est cause, sinon Folie? Car c'est elle en somme, qui fait Amour grand & redouté: & le fait excuser, s'il fait quelque chose autre que de raison. Reconnois donq, ingrat Amour, quel tu es, & de combien de biens ie te suis cause? Je te fay grand: ie te fay esleuer ton nom; voire & ne fussent les hommes reputé Dieu sans moy. Et apres que t'ay tousiours acompagné, tu ne me veus seulement abandonner, mais me veus renger à cette sugeccion de suir tous les lieus ou tu seras. Je crois auoir satisfait à ce qu'auois promis montrer: que iusques ici Amour n'auoit esté sans Folie. Il faut passer outre, & montrer qu'impossible est d'estre autrement. Et pour y entrer: Apolon, tu me confesseras, qu'Amour n'est autre chose qu'un desir de iouir, auec une conionccion, & assemblement de la chose aymee. Estant Amour desir, ou, quoy que ce soit, ne pouuant estre sans desir: il faut confesser qu'incontinent que cette passion vient saisir l'homme, elle l'altere & immue. Car le desir incessamment se demeine dedens l'ame, la poingnant tou-

sieurs & resueillant. Cette agitacion d'esprit, si elle estoit naturelle, elle ne l'affligeroit de la sorte qu'elle fait: mais, estant contre son naturel, elle la malmeine, en sorte qu'il se fait tout autre qu'il n'estoit. Et ainsi en soy n'estant l'esprit à son aise, mais troublé & agité, ne peut estre dit sage & posé. Mais encore fait il pis: car il est contreint se decouurir: ce qu'il ne fait que par le ministere & organe du corps & membres d'icelui. Et estant une fois acheminé, il faut que le poursuiuant en amours face deus choses: qu'il donne à connoitre qu'il ayme: & qu'il se face aymer. Pour le premier, le bien parler y est bien requis: mais seul ne suffira il. Car le grand artifice, & douceur inusitee, fait soupsonner pour le premier coup, celle qui l'oit: & la fait tenir sur ses gardes. Quel autre témoignage faut il? Tousiours l'ocasion ne se presente à combatre pour sa dame, & defendre sa querelle. Du premier abord vous ne vous ofrirez à lui ayder en ses afaires domestiques. Si faut il faire à croire que lon est passionné. Il faut long tems, & long seruice, ardentes prieres, & conformité de complexions. L'autre point, que l'Amant doit gaigner, c'est se faire aymer: lequel prouient en partie de l'autre. Car le plus grand enchantement, qui soit pour

eſtre aymé, c'eſt aymer. Ayez tant de ſu fumigacions, tant de characteres, adiuracions, poudres, & pierres, que voudrez: mais ſi ſauez bien vous ayder, montrant & declarant votre amour: il n'y aura beſoin de ces eſtranges receptes. Donq pour ſe faire aymer il faut eſtre aymable. Et non ſimplement aymable, mais au gré de celui qui eſt aymé: auquel ſe faut renger, & meſurer tout ce que voudrez faire ou dire. Soyez paiſible & diſcret. Si votre Amie ne vous veut eſtre telle, il faut changer voile, & naviguer d'un autre vent: ou ne ſe meſler point d'aymer. Zethe & Amphion ne ſe pouuoient acorder, pource que la vacation de l'un ne plaiſoit à l'autre. Amphion ayma mieus changer, & retourner en grace auec ſon frere. Si la femme que vous aymez eſt auare, il il faut ſe tranſmuer en or, & tomber ainſi en ſon ſein. Tous les ſeruiteurs & amis d'Atalanta eſtoient chaſſeurs, pource qu'elle y prenoit plaiſir. Pluſieurs femmes pour plaire à leurs Poetes amis, ont changé leurs paniers & coutures, en plumes & liures. Et certes il eſt impoſſible plaire, ſans ſuiure les affecions de celui que nous cherchons.
Les triſtes ſe fachent d'ouir chanter. Ceus qui ne veulent aller que le pas, ne vont volontiers auec ceus qui touſiours vou-

droient courir. Or me dites, si ces mutacions contre notre naturel ne sont vrayes folies, ou non exemptes d'icelle? On dira qu'il se peut trouuer des complexions si semblables, que l'Amant n'aura point de peine de se transformer es meurs de l'aymee. Mais si cette amitié est tant douce & aisee, la folie sera de s'y plaire trop: en quoy est bien dificile de mettre ordre. Car ci c'est vray amour, il est grand & vehement, & plus fort que toute raison. Et, comme le cheual ayant la bride sur le col, se plonge si auant dedens cette douce amertume, qu'il ne pense aus autres parties de l'ame, qui demeurent oisiues: & par une repentance tardiue, apres un long temps, témoigne à ceus qui l'oyent, qu'il ha esté fol comme les autres. Or si vous ne trouuez folie en Amour de ce coté là, dites moi entre vous autres Signeurs, qui faites tant profession d'Amour, ne confessez vous, que Amour cherche union de soy auec la chose aymee? qui est bien le plus fol desir du monde, tant par ce, que le cas auenant, Amour faudroit par soymesme, estant l'Amant & l'Aymé confonduz ensemble, que aussi il est impossible qu'il puisse auenir, estant les especes & choses indiuidues tellement separees l'une de l'autre, qu'elles

ne se peuuent plus conioindre, si elles ne changent de forme. Alleguez moy des branches d'arbres qui s'unissent ensemble. Contez moy toutes sortes d'Antes, que iamais le Dieu des iardins inuenta. Si ne trouuerez vous point que deus hommes soient iamais deuenuz en un: & y soit le Gerion à trois corps tant que voudrez. Amour donq ne fut iamais sans la compagnie de Folie & ne le sauroit estre. Et quand il pourroit ce faire, si ne le deuroit il pas souhaiter: pource que lon ne tiendroit conte de lui à la fin. Car quel pouuoir auroit il, ou quel lustre, s'il estoit pres de sagesse? Elle lui diroit qu'il ne faudroit aymer l'un plus que l'autre: ou pour le moins n'en faire semblant de peur de scandaliser quelcun. Il ne faudroit rien faire plus pour l'un que pour l'autre: & seroit à la fin Amour ou aneanti, ou deuisé en tant de pars, qu'il seroit bien foible. Tant s'en faut que tu doiues estre sans Folie, Amour, que si tu es bien conseillé, tu ne demanderas plus tes yeus. Car il ne t'en est besoin, & te peuuent nuire beaucoup: desquels si tu t'estois bien regardé quelquefois, toymesme te voudrois mal. Pensez vous qu'un soudart, qui va à l'assaut, pense au fossé, aus ennemis, & mille harquebuzades

qui l'attendent? moy. Il n'a autre but, que paruenir au haut de la bresche: & n'imagine point le reste. Le premier qui se mit en mer, n'imaginoit pas les dangers qui y sont. Pensez vous que le ioueur pense iamais perdre? Si sont ils tous trois au hazard d'estre tuez, noyez, & destruiz. Mais quoy, ils ne voyent, & ne veulent voir ce qui leur est dommageable. Le semblable estimez des Amans: que si iamais ils voyent, & entendent clerement le peril ou ils sont, combien ils sont trompez & abusez, & quelle est l'esperance qui les fait tousiours aller auant, iamais n'y demeureront une seule heure. Ainsi se perdroit ton regne, Amour: lequel dure par ignorance, nonchaillance, esperance, & cecité, qui sont toutes damoiselles de Folie, lui faisans ordinaire compagnie. Demeure donq en paix, Amour: & ne vien rompre l'ancienne ligue qui est entre toy & moy: combien que tu n'en susses rien iusqu'à present. Et n'estime que ie t'aye creué les yeus, mais que ie t'ay montré, que tu n'en auois aucun usage auparauant, encore qu'ils te fussent à la teste que tu as de present. Reste de te prier, Jupiter, & vous autres Dieus, de n'auoir point respect aus noms (comme ie say que n'aurez) mais regarder à la verité

& dinité des choses. Et pourtant, s'il est plus honorable entre les hommes dire vn tel ayme, que, il est fol: que celà leur soit imputé à ignorance. Et pour n'auoir en commun la vraye intelligence des choses, ny pu donner noms selon leur vray naturel, mais au contraire auoir baillé beaus noms à laides choses, & laids aus belles, ne delaissez, pour ce, à me conseruer Folie en sa dinité & grandeur. Ne laissez perdre cette belle Dame, qui vous ha donné tant de contentement auec Genie, Ieunesse, Bacchus, Silene, & ce gentil Gardien des iardins. Ne permettez facher celle, que vous auez conseruee iusques ici sans rides, & sans pas vn poil blanc. Et n'ottez, à l'apetit de quelque colere, le plaisir d'entre les hommes. Vous les auez ottez du Royaume de Saturne: ne les y faites plus entrer: &, soit en Amour, soit en autres afaires, ne les enuiez, si pour apaiser leurs facheries, Folie les fait esbatre & s'esiouir. I'ay dit.

Quand Mercure ut fini la defense de Folie, Jupiter voyant les Dieus estre diuersement affeccionnez et en contrarietez d'opinions, les uns se tenans du coté de Cupidon, les autres se tournans à aprouuer la cause de Folie: pour apointer le diferent, và prononcer un arrest interlocutoire en cette maniere:

Jupiter.

Pour la dificulté & importance de vos diferens, & diuersité d'opinions, nous auons remis votre afaire d'ici à trois fois, sept fois, neuf siecles. Et ce pendant vous commandons viure amiablement ensemble, sans vous outrager l'un l'autre. Et guidera Folie l'aueugle Amour, & le conduira par tout ou bon lui semblera. Et sur la restitucion de ses yeus, apres en auoir parlé aus Parques, en sera ordonné.

Fin du debat de Folie et d'Amour.

Elegies

de Louize Labe.

Elegie I.

Ds tems qu'Amour, d'hommes et Dieus
Vainqueur
Faisoit bruler de sa flamme mon coeur,
En embrassant de sa cruelle rage
Mon sang, mes os, mon esprit et courage :
Encore lors ie n'auois la puissance
De lamenter ma peine & ma souffrance.
Encor Phebus, ami des Lauriers vers,
N'auoit permis que ie fisse des vers :
Mais meintenant que sa fureur diuine
Remplit d'ardeur ma hardie poitrine,
Chanter me fait, non les bruians tonnerres
De Jupiter, ou les cruelles guerres,
Dont trouble Mars, quand il veut, l'Vniuers.
Il m'a donné la lyre, qui les vers
Souloit chanter de l'Amour Lesbienne :
Et à ce coup pleurera de la mienne.

O doux archet, adouci moy la voix,
Qui pourroit fendre & aigrir quelquefois,
En recitant tant d'ennuis & douleurs,
Tant de despits, fortunes & malheurs.
Trempe l'ardeur, dont iadis mon coeur tendre
Fut en brulant demi reduit en cendre.
Je sen desia un piteus souuenir,
Qui me contreint la larme à l'oeil venir.
Il m'est auis que ie sen les alarmes,
Que premiers i'u d'Amour, ie voy les armes,
Dont il s'arma en venant m'assaillir.
C'estoit mes yeus, dont tant faisois saillir
De traits, à ceus qui trop me regardoient,
Et de mon arc assez ne se gardoient.
Mais ces miens traits ces miens yeus me defirent
Et de vengeance estre exemple me firent.
Et me moquant, & voyant l'un aymer,
L'autre bruler & d'Amour consommer:
En voyant tant de larmes espandues,
Tant de soupirs & prieres perdues,
Je n'aperçu que soudein me vint prendre
Le mesme mal que ie soulois reprendre:
Qui me persa d'une telle furie,
Qu'encor n'en suis apres long tems guerie:
Et meintenant me suis encor contreinte
De rafreschir d'une nouuelle pleinte
Mes maus passez. Dames, qui les lirez,
De mes regrets auec moy soupirez.
Possible, un iour ie feray le semblable,

Et ayderay votre voix pitoyable
A vos trauaux & peines raconter,
Au tems perdu vainement lamenter.
Quelque rigueur qui loge en votre coeur,
Amour s'en peut un iour rendre vainqueur.
Et plus aurez lui esté ennemies,
Pis vous sera, vous sentant asseruies.
N'estimez point que lon doiue blamer
Celles qu'a fait Cupidon enflamer.
Autres que vous, nonobstant leur hautesse,
Ont enduré l'amoureuse rudesse:
Leur coeur hautein, leur beauté, leur lignage,
Ne les ont su preseruer du seruage
De dur Amour: les plus nobles esprits
En sont plus fort & plus soudein espris.
Semiramis, Royne tant renommee,
Qui mit en route auecques son armee
Les noirs squadrons des Ethiopiens,
Et en montrant louable exemple aus siens
Faisoit couler de son furieus branc
Des ennemis les plus braues le sang,
Ayant encor enuie de conquerre
Tous ses voisins, ou leur mener la guerre
Trouua Amour, qui si fort la pressa,
Qu'armes & loix vaincue elle laissa.
Ne meritoit sa Royalle grandeur
Au moins auoir un moins fascheus malheur
Qu'aymer son fils? Royne de Babylonne,
Ou est ton coeur qui es combaz resonne?

Qu'est devenu ce fer & cet escu,
Dont tu rendois le plus braue vaincu,
Ou as tu mis la Marciale creste,
Qui obombroit le blond or de ta teste?
Ou est l'espee, ou est cette cuirasse,
Dont tu rompois des ennemis l'audace?
Ou sont fuiz tes coursiers furieux,
Lesquels trainoient ton char victorieux?
T'a pu si tot un foible ennemi rompre?
La pu si tot ton coeur viril corrompre,
Que le plaisir d'armes plus ne te touche:
Mais seulement languis en une couche?
Tu as laissé les aigreurs Marciales,
Pour recouurer les douceurs geniales.
Ainsi Amour de toy t'a estrangee,
Qu'on te diroit en une autre changee,
Donques celui lequel d'amour esprise
Pleindre me voit, que point il ne mesprise
Mon triste deuil: Amour, peut estre, en brief
En son endroit n'aparoitra moins grief.
Telle i'ay vu qui auoit en ieunesse
Blamé Amour: apres en sa vieillesse
Bruler d'ardeur, & pleindre tendrement
L'apre rigueur de son tardif tourment.
Alors de fard & eau continuelle
Elle essayoit se faire venir belle,
Voulant chasser le ridé labourage,
Que l'aage auoit graué sur son visage.
Sur son chef gris elle auoit empruntee

Quelque perruque, & assez mal antee:
Et plus estoit à son gré bien fardee,
De son Ami moins estoit regardee:
Lequel ailleurs fuiant n'en tenoit conte,
Tant lui sembloit laide, & auoit grand' honte
D'estre aymé d'elle. Ainsi la poure vieille
Receuoit bien pareille pour pareille.
De maints en vain un temps fut reclamee,
Ores qu'elle ayme, elle n'est point aymee.
Ainsi Amour prend son plaisir, à faire
Que le veuil d'un soit à l'autre contraire.
Tel n'ayme point, qu'une Dame aymera:
Tel ayme aussi, qui aymé ne sera:
Et entretient, neanmoins, sa puissance
Et sa rigueur d'une vaine esperance.

Elegie II.

D'Un tel vouloir le serf point ne desire
La liberté, ou son port le nauire,
Comme i'atens, helas, de iour en iour
De toy, Ami, le gracieus retour.
La, i'auois mis le but de ma douleur,
Qui fineroit, quand i'aurois ce bon heur
De te reuoir : mais de la longue atente,
Helas, en vain mon desir se lamente.
Cruel, Cruel, qui te faisoit promettre
Ton brief retour en ta premiere lettre?
As tu si peu de memoire de moy,
Que de m'auoir si tot rompu la foy?
Comme ose tu ainsi abuser celle
Qui de tout tems t'a esté si fidelle?
Or' que tu es aupres de ce riuage
Du Pau cornu, peut estre ton courage
S'est embrasé d'une nouuelle flame,

En me changeant pour prendre une autre Dame :
Jà en oubli inconstamment est mise
La loyauté que tu m'auois promise.
S'il est ainsi, & que desia la foy
Et la bonté se retirent de toy :
Il ne me faut emerueiller si ores
Toute pitié tu as perdu encores.
O combien ha de pensee & de creinte,
Tout aparsoy, l'ame d'Amour ateinte !
Ores ie croy, vu notre amour passee,
Qu'impossible est, que tu m'aies laissee
Et de nouuel ta foy ie me fiance,
Et plus qu'humeine estime ta constance.
Tu es, peut estre, en chemin inconnu
Outre ton gré malade retenu.
Je croy que noy : car tant suis coutumiere
De faire aus Dieus pour ta santé priere
Que plus cruels que tigres ils seroient,
Quand maladie ils te prochasseroient :
Bien que ta fole & volage inconstance
Meriteroit auoir quelque soufrance.
Telle est ma foy, qu'elle pourra sufire
A te garder d'auoir mal & martire.
Celui qui tient au haut Ciel son Empire
Ne me sauroit, ce me semble, desdire :
Mais quand mes pleurs & larmes entendroit
Pour toy prians, son ire il retiendroit.
J'ay de tout tems vescu en son seruice
Sans me sentir coulpable d'autre vice

Que de t'auoir bien souuent en son lieu
D'amour forcé, adoré comme Dieu.
Desia deux fois depuis le promis terme
De ton retour, Phebe ses cornes ferme,
Sans que de bonne ou mauuaise fortune
De toy, Ami, i'aye nouuelle aucune.
Si toutefois, pour estre enamouré
En autre lieu, tu as tant demeuré,
Si say ie bien que t'amie nouuelle
A peine aura le renom d'estre telle,
Soit en beauté, vertu, grace & faconde,
Comme plusieurs gens sauans par le monde
M'ont fait à tort, ce croy ie, estre estimee
Mais qui pourra garder la renommee?
Non seulement en France suis flatee,
Et beaucoup plus, que ne veus, exaltee.
La terre aussi que Calpe & Pyrenee
Auec la mer tiennent enuironnee,
Du large Rhin les roulantes arenes,
Le beau pais auquel or' te promeines
Ont entendu (tu me l'as fait à croire)
Que gens d'esprit me donnent quelque gloire.
Goute le bien que tant d'hommes desirent:
Demeure au but ou tant d'autres aspirent:
Et croy qu'ailleurs n'en auras une telle.
Je ne dy pas qu'elle ne soit plus belle:
Mais que iamais femme ne t'aymera,
Ne plus que moy d'honneur te portera.
Maints grans Signeurs à mon amour pretendent,

Et à me plaire & seruir prets se rendent,
Joutes & ieus, maintes belles deuises
En ma faueur sont par eux entreprises:
Et neanmoins tant peu ie m'en soucie,
Que seulement ne les en remercie:
Tu es tout seul, tout mon mal & mon bien:
Auec toy tout, & sans toy ie n'ay rien:
Et n'ayant rien qui plaise à ma pensee,
De tout plaisir me treuue delaissee,
Et pour plaisir, ennui saisir me vient.
Le regretter & plorer me conuient,
Et sur ce point entre en tel desconfort,
Que mile fois ie souhaite la mort.
Ainsi, Ami, ton absence lointeine
Depuis deus mois me tient en cette peine,
Ne viuant pas, mais mourant d'un Amour
Lequel m'occit dix mile fois le iour.
Reuien donq tot, si tu as quelque enuie
De me reuoir encor' un coup en vie.
Et si la mort auant ton arriuee
Ha de mon corps l'aymante ame priuee,
Au moins un iour vien, habillé de dueil,
Enuironner le tour de mon cercueil.
Que plust à Dieu que lors fussent trouuez
Ces quatre vers en blanc marbre engrauez.
Par toy, Amy, tant vesqui enflammee,
Qu'en languissant par feu suis consumee,
Qui couue encor sous ma cendre embrazee,
Si ne la rends de tes pleurs apaizee.

Elegie III.

Quand vous lirez, o Dames Lionnoises,
Ces miens escrits pleins d'amoureuses noises,
Quand mes regrets, ennuis, despits & larmes
M'orrez chanter en pitoyables carmes,
Ne veuillez point condamner ma simplesse,
Et ieune erreur de ma fole ieunesse,
Si c'est erreur : mais qui dessous les Cieux
Se peut vanter de n'estre vicieux ?
L'un n'est content de sa sorte de vie,
Et tousiours porte à ses voisins enuie :
L'un forcenant de voir la paix en terre,
Par tous moyens tache y mettre la guerre :
L'autre croyant poureté estre vice,
A autre Dieu qu'Or, ne fait sacrifice :
L'autre sa foy pariure il emploira
A decevoir quelcun qui le croira :
L'un en mentant de sa langue lezarde,
Mile brocars sur l'un & l'autre darde :
Je ne suis point sous ces planettes nee,

Qui m'ussent pu tant faire infortunee.
Onques ne fut mon oeil marri, de voir
Chez mon voisin mieux que chez moy pleuuoir.
Onq ne mis noise ou discord entre amis:
A faire gain iamais ne me soumis.
Mentir, tromper, & abuser autrui,
Tant m'a despleu, que mesdire de lui.
Mais si en moy rien y ha d'imparfait,
Qu'on blame Amour: c'est lui seul qui l'a fait.
Sur mon verd aage en ses laqs il me prit,
Lors qu'exerçoi mon corps & mon esprit
En mile & mile euures ingenieuses,
Qu'en peu de tems me rendit ennuieuses.
Pour bien sauoir auec l'esguille peindre
J'usse entrepris la renommee esteindre
De celle là, qui plus docte que sage,
Auec Pallas comparoit son ouurage.
Qui m'ust vu lors en armes fiere aller,
Porter la lance & bois faire voler,
Le deuoir faire en l'estour furieus,
Piquer, volter le cheual glorieus,
Pour Bradamante, ou la haute Marphise,
Seur de Roger, il m'ust, possible, prise.
Mais quoy? Amour ne put longuement voir
Mon coeur n'aymant que Mars & le sauoir:
Et me voulant donner autre souci,
En souriant, il me disoit ainsi:
Tu penses donq, o Lionnoise Dame,
Pouuoir fuir par ce moyen ma flame:

Mais mon fleche, i'ai subiugué les Dieus
Es bas Enfers, en la mer & es Cieus.
Et penses tu que n'aye tel pouuoir
Sur les humeins, de leur faire sauoir
Qu'il n'y a rien qui de ma main eschape?
Plus fort se pense & plus tot ie le frape.
De me blamer quelquefois tu n'as honte,
En te fiant en Mars dont tu fais conte:
Mais meintenant, voy si pour persister
En le suiuant me pourras resister.
Ainsi parloit, & tout échaufé d'ire
Hors de sa trousse une sagette il tire,
Et decochant de son extreme force,
Droit la tira contre ma tendre escorce:
Foible harnois, pour bien couurir le coeur,
Contre l'Archer qui tousiours est vainqueur.
La bresche faite, entre Amour en la place,
Dont le repos premierement il chasse:
Et de trauail qui me donne sans cesse,
Boire, menger, & dormir ne me laisse.
Il ne me chaut de soleil ne d'ombrage:
Je n'ay qu'Amour & feu en mon courage,
Qui me desguise, & fait autre paroitre,
Tant que ne peu moymesme me connoitre.
Je n'auois vu encore seize Hiuers,
Lors que i'entray en ces ennuis diuers:
Et ia voici le treizième Esté
Que mon coeur fut par Amour arresté.
Le tems met fin aus hautes Pyramides,

Le tems met fin aus fonteines humides:
Il ne pardonne aus braues Colisees,
Il met à fin les Viles plus prisees:
Finir aussi il ha acoutumé
Le feu d'Amour tant soit il allumé:
Mais, las! en moy il semble qu'il augmente
Auec le tems, & que plus me tourmente.
Paris ayma Oenone ardemment,
Mais son amour ne dura longuement:
Medee fut aymee de Iason,
Qui tot apres la mit hors sa maison.
Si meritoient elles estre estimees,
Et pour aymer leurs Amis, estre aymees.
S'estant aymé on peut Amour laisser,
N'est il raison, ne l'estant, se lasser?
N'est il raison te prier de permettre,
Amour, que puisse à mes tourmens fin mettre?
Ne permets point que de Mort face espreuue,
Et plus que toy pitoyable la treuue:
Mais si tu veus que i'ayme iusqu'au bout,
Fay que celui que i'estime mon tout,
Qui seul me peut faire plorer & rire,
Et pour lequel si souuent ie soupire,
Sente en ses os, en son sang, en son ame,
Ou plus ardente, ou bien égale flame.
Alors ton faix plus aisé me sera,
Quand auec moy quelcun le portera.

Fin des Elegies.

Sonnets

De Louize Labe.

Sonnet J.

Non hauria Vlysse o qualunqu' altro mai
Piu accorto fu, da quel diuino aspetto
Pien di gratie, d'honnor & di rispetto
Sperato qual i sento affanni e guai.

Pur, Amor, co i begli occhi tu fatt' hai
Tal piaga dentro al mio innocente petto,
Di cibo & di calor gia tuo ricetto,
Che rimedio non v'e si tu nel' dai.

O sorte dura, che mi fa esser quale
Punta d'un Scorpio, & domandar riparo
Contr' el velen' dall' istesso animale.

Chieggio li sol' ancida questa noia,
Non estingua el desir a me si caro,
Che mancar non potra ch'i non mi muoia.

Sonnet II.

O beaus yeus bruns, ô regards destournez,
O chaus soupirs, ô larmes espandues,
O noires nuits vainement atendues,
O jours luisans vainement retournez:

O tristes pleins, ô desirs obstinez,
O tems perdu, ô peines despendues,
O mile morts en mile rets tendues,
O pires maus contre moi destinez.

O ris, ô front, cheveus, bras, mains & doits:
O lut pleintif, viole, archet & vois:
Tant de flambeaus pour ardre une femmelle!

De toy me plein, que tant de feus portant,
En tant d'endrois d'iceus mon coeur tatant,
N'en est sur toy volé quelque estincelle.

Sonnet III.

O longs desirs, o esperances veines,
Tristes soupirs & larmes coutumieres
A engendrer de moy maintes riuieres,
Dont mes deus yeus sont sources & fontaines :

O cruautez, o durtez inhumaines,
Piteus regars des celestes lumieres :
Du coeur transi o passions premieres,
Estimez vous croitre encore mes peines ?

Qu'encor Amour sur moy son arc essaie,
Que nouueaus feus me gette & nouueaus dars,
Qu'il se despite, & pis qu'il pourra face :

Car ie suis tant nauree en toutes pars,
Que plus en moy une nouuelle plaie,
Pour m'empirer ne pourroit trouuer place.

Sonnet IIII.

Depuis qu'Amour cruel empoisonna
Premierement de son feu ma poitrine,
Tousiours brulay de sa fureur diuine,
Qui un seul iour mon coeur n'abandonna.

Quelque trauail, dont assez me donna,
Quelque menasse & procheine ruine:
Quelque penser de mort qui tout termine,
De rien mon coeur ardent ne s'estonna.

Tant plus qu'Amour nous vient fort assaillir,
Plus il nous fait nos forces recueillir,
Et tousiours frais en ses combats fait estre:

Mais ce n'est pas qu'en rien nous fauorise,
Cil qui les Dieus & les hommes mesprise:
Mais pour plus fort contre les fors paroitre:

Sonnet V.

Clere Venus, qui erres par les Cieus,
Entens ma voix qui en pleins chantera,
Tant que ta face au haut du Ciel luira.
Son long trauail & souci ennuieus.

Mon oeil veillant s'atendrira bien mieus,
Et plus de pleurs te voyant getera.
Mieus mon lit mol de larmes baignera,
De ses trauaus voyant temoins tes yeus.

Donq des humains sont les lassez esprits
De dous repos & de sommeil espris,
J'endure mal tant que le Soleil luit:

Et quand ie suis quasi toute cassee,
Et que me suis mise en mon lit lassee:
Crier me faut mon mal toute la nuit.

Sonnet VI.

Deus ou trois fois bienheureus le retour
De ce cler Astre, & plus heureus encore
Ce que son oeil de regarder honore.
Que celle la receuroit un bon iour,

Qu'elle pourroit se vanter d'un bon tour
Qui baiseroit le plus beau don de Flore,
Le mieus sentant que iamais vid Aurore,
Et y feroit sur ses leures seiour!

C'est à moi seule à qui ce bien est du,
Pour tant de pleurs & tant de tems perdu:
Mais le voyant, tant lui feray de feste,

Tant emploiray de mes yeus le pouuoir,
Pour dessus lui plus de credit auoir,
Qu'en peu de tems feray grande conqueste.

Sonnet XII.

On voit mourir toute chose animee,
Lors que du corps l'ame sutile part:
Je suis le corps, toy la meilleure part:
Ou es tu donq, o ame bien aymee?

Ne me laissez par si long tems pamee,
Pour me sauuer apres viendrois trop tard.
Las, ne mets point ton corps en ce hazart:
Rens lui sa part & moitié estimee.

Mais fais, Ami, que ne soit dangereuse
Cette rencontre & reuue amoureuse,
L'acompagnant, non de seuerité,

Non de rigueur: mais de grace amiable,
Qui doucement me rende ta beauté,
Jadis cruelle, à present fauorable.

Sonnet VIII.

Je vis, ie meurs: ie me brule & me noye.
J'ay chaut estreme en endurant froidure:
La vie m'est & trop molle & trop dure.
J'ay grans ennuis entremeslez de ioye:

Tout à un coup ie ris & ie larmoye,
Et en plaisir maint grief tourment i'endure:
Mon bien s'en va, & à iamais il dure:
Tout en un coup ie seiche & ie verdoye.

Ainsi amour inconstamment me meine:
Et quand ie pense auoir plus de douleur,
Sans y penser ie me treuue hors de peine

Puis quand ie croy ma ioye estre certeine,
Et estre au haut de mon desiré heur,
Il me remet en mon premier malheur.

Sonnet IX.

Tout au∫∫i tot que ie commence à prendre
Dens le mol lit le repos de∫iré,
Mon tri∫te e∫prit hors de moy retiré
S'en va vers toy incontinent ∫e rendre.

Lors m'e∫t auis que dedens mon ∫ein tendre
Je tiens le bien, ou i'ay tant a∫piré,
Et pour lequel i'ay ∫i haut ∫ou∫piré,
Que de ∫anglots ay ∫ouuent cuidé fendre.

O dous ∫ommeil, o nuit à moy heureu∫e!
Plai∫ant repos, plein de tranquilité,
Continuez toutes les nuiz mon ∫onge:

Et ∫i iamais ma poure ame amoureu∫e
Ne doit auoir de bien en verité,
Faites au moins qu'elle en ait en men∫onge.

Sonnet X.

Quand i'aperçoy ton blond chef couronné
D'un laurier verd, faire un Lut si bien pleindre,
Que tu pourrois à te suiure contreindre
Arbres & rocs : quand ie te vois orné,

Et de vertus dix mile enuironné,
Au chef d'honneur plus haut que nul ateindre :
Et des plus hauts les louenges esteindre :
Lors dit mon coeur en soy passionné :

Tant de vertu qui te font estre aymé,
Qui de chacun te font estre estimé,
Ne te pourroient aussi bien faire aymer ?

Et aioutant à ta vertu louable
Ce nom encor de m'estre pitoyable,
De mon amour doucement t'enflamer ?

Sonnet XI.

O doux regards, o yeux pleins de beauté,
Petits iardins, pleins de fleurs amoureuses,
Ou sont d'Amour les flesches dangereuses,
Tant à vous voir mon oeil s'est arresté!

O coeur felon, o rude cruauté,
Tant tu me tiens de façons rigoureuses,
Tant i'ay coulé de larmes langoureuses,
Sentant l'ardeur de mon coeur tourmenté!

Donques, mes yeux, tant de plaisir auez,
Tant de bons tours par ses yeux receuez:
Mais toy, mon coeur, plus les vois s'y complaire,

Plus tu languis, plus en as de souci,
Or deuinez si ie suis aise aussi,
Sentant mon oeil estre à mon coeur contraire.

Sonnet XII.

Lut, compagnon de ma calamité,
De mes soupirs témoin irreprochable,
De mes ennuis controlleur veritable,
Tu as souuent auec moy lamenté :

Et tant le pleur piteus t'a molesté,
Que commençant quelque son delectable,
Tu le rendois tout soudein lamentable,
Feingnant le ton que plein auoit chanté.

Et si tu veus efforcer au contraire,
Tu te destens & si me contreins taire :
Mais me voyant tendrement soupirer,

Donnant faueur à ma tant triste pleinte :
En mes ennuis me plaire suis contreinte,
Et d'un dous mal douce fin esperer.

Sonnet XIII.

Oh si i'estois en ce beau sein rauie
De celui là pour lequel vois mourant :
Si auec lui viure le demeurant
De mes cours iours ne m'empeschoit enuie,

Si m'acollant me disoit, chere Amie,
Contentons nous l'un l'autre, s'asseurant
Que ia tempeste, Euripe, ne Courant
Ne nous pourra desioindre en notre vie :

Si de mes bras le tenant acollé,
Comme du Lierre est l'arbre encercelé,
La mort venoit, de mon aise enuieuse :

Lors que souef plus il me baiseroit,
Et mon esprit sur ses leures fuiroit,
Bien ie mourrois, plus que viuante, heureuse.

Sonnet xIV.

Tant que mes yeus pourront larmes espandre,
A l'heur passé auec toy regretter,
Et qu'aus sanglots & soupirs resister
Pourra ma voix, & un peu faire entendre:

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignart Lut, pour tes graces chanter:
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien fors que toy comprendre:

Je ne souhaitte encore point mourir.
Mais quand mes yeus ie sentiray tarir,
Ma voix cassee, & ma main impuissante,

Et mon esprit en ce mortel seiour
Ne pouuant plus montrer signe d'amante:
Priray la Mort noircir mon plus cler iour.

Sonnet xvj.

Pour le retour du Soleil honorer,
Le Zephir, l'air serein lui apareille:
Et du sommeil l'eau & la terre esueille,
Qui les gardoit l'une de murmurer,

En dous coulant, l'autre de se parer
De mainte fleur de couleur nompareille.
Ia les oiseaus es arbres font merueille,
Et aus passans font l'ennui moderer:

Les Nynfes ia en mile ieus s'esbatent
Au cler de Lune, & dansans l'herbe abatent:
Veus tu Zephir de ton heur me donner,

Et que par toy toute me renouuelle?
Fay mon Soleil deuers moy retourner,
Et tu verras s'il ne me rend plus belle.

Sonnet xvj.

Apres qu'un tems la gresle & le tonnerre
Ont le haut mont de Caucase batu,
Le beau iour vient, de lueur reuétu.
Quand Phebus ha son cerne fait en terre,

Et l'Ocean il regaigne à grand erre:
Sa seur se montre auec son chef pointu.
Quand quelque tems le Parthe ha combatu,
Il prent la fuite & son arc il desserre.

Un tems t'ay vu & consolé pleintif,
Et defiant de mon feu peu hatif:
Mais maintenant que tu m'as embrasee,

Et suis au point auquel tu me voulois,
Tu as ta flame en quelque eau arrosee,
Et es plus froit qu'estre ie ne soulois.

Sonnet XVII.

Je fuis la Ville, & temples, & tous lieux,
Esquels prenant plaisir à t'ouir pleindre,
Tu peus, & non sans force, me contreindre
De te donner ce qu'estimois le mieux.

Masques, tournois, ieux me sont ennuieux,
Et rien sans toy de beau ne me puis peindre,
Tant que tachant à ce desir esteindre,
Et un nouvel obiet faire à mes yeux,

Et des pensers amoureux me distraire,
Des bois espais sui le plus solitaire,
Mais i'aperçoy, ayant erré maint tour,

Que si ie veux de toy estre deliure,
Il me conuient hors de moymesme viure,
Ou fais encor que loin sois en seiour.

Sonnet XVIII.

Baise m'encor, rebaise moy & baise:
Donne m'en un de tes plus sauoureus:
Donne m'en un de tes plus amoureus:
Je t'en rendray quatre plus chaus que braise.

Las, te pleins tu? ça que ce mal i'apaise,
En t'en donnant dix autres doucereus.
Ainsi meslans nos baisers tant heureus
Jouissons nous l'un de l'autre à notre aise.

Lors double vie à chacun en suiura.
Chacun en soy & son ami viura.
Permets m'Amour penser quelque folie:

Tousiours suis mal, viuant discrettement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moy ne fay quelque saillie.

Sonnet XIX.

Diane estant en l'espesseur d'un bois,
Apres auoir mainte beste assenee,
Prenoit le frais, de Nynfes couronnee:
J'allois resuant comme fay maintefois,

Sans y penser: quand i'ouy une voix,
Qui m'apela, disant, Nynfe estonnee,
Que ne t'es tu vers Diane tournee?
Et me uoyant sans arc & sans carquois,

Qu'as tu trouué, o compagne, en ta voye,
Qui de ton arc & flesches ait fait proye?
Je m'animay, respons ie, à un passant,

Et lui getay en vain toutes mes flesches
Et l'arc apres: mais lui les ramassant
Et les tirant me fit cent & cent breches.

Sonnet XX.

Predit me fut, que deuoit fermement
Vn iour aymer celui dont la figure
Me fut descrite: & sans autre peinture
Le reconnu quand vy premierement:

Puis le voyant aymer fatalement,
Pitié ie pris de sa triste auenture:
Et tellement ie forçay ma nature,
Qu'autant que lui aymay ardentement.

Qui n'ust pensé qu'en faueur deuoit croitre
Ce que le Ciel & destins firent naitre?
Mais quand ie voy si nubileus aprets.

Vents si cruels & tant horrible orage:
Je croy qu'estoient les infernaus arrets,
Qui de si loin m'ourdissoient ce naufrage.

Sonnet xxJ.

Quelle grandeur rend l'homme venerable?
Quelle grosseur? quel poil? quelle couleur?
Qui est des yeus le plus emmieleur?
Qui fait plus tot une playe incurable?

Quel chant est plus à l'homme conuenable?
Qui plus penetre en chantant sa douleur?
Qui un doux lut fait encore meilleur?
Quel naturel est le plus amiable?

Je ne voudrois le dire assurément,
Ayant Amour forcé mon iugement:
Mais ie say bien & de tant ie m'assure,

Que tout le beau que lon pourroit choisir,
Et que tout l'art qui aide la Nature,
Ne me sauroient acroitre mon desir.

Sonnet xxII.

Luisant Soleil, que tu es bien heureus,
De voir tousiours de t'Amie la face :
Et toy, sa seur, qu'Endimion embrasse,
Tant te repais de miel amoureus.

Mars voit Venus : Mercure auentureus
De Ciel en Ciel, de lieu en lieu se glisse :
Et Jupiter remarque en mainte place
Ses premiers ans plus gays & chaleureus.

Voilà du Ciel la puissante harmonie,
Qui les esprits diuins ensemble lie :
Mais s'ils auoient ce qu'ils ayment lointein,

Leur harmonie & ordre irreuocable
Se tourneroit en erreur variable,
Et comme moy trauailleroient en vain.

Sonnet XXIII.

Las! que me ſert, que ſi parfaitement
Louas iadis & ma treſſe doree,
Et de mes yeus la beauté comparee
A deus Soleils, dont Amour finement

Tira les trets cauſes de ton tourment?
Ou eſtes vous, pleurs de peu de duree?
Et mort par qui deuoit eſtre honoree
Ta ferme amour & iteré ſerment?

Donques c'eſtoit le but de ta malice
De m'aſſeruir ſous ombre de ſeruice?
Pardonne moy, Amy, a cette fois,

Eſtant outree & de deſpit & d'ire:
Mais ie m'aſſure, quelque part que tu ſois,
Qu'autant que moy tu ſoufres de martire.

Sonnet XXIV.

Ne reprenez, Dames, si i'ay aymé:
Si i'ay senti mile torches ardentes,
Mile trauaus, mile douleurs mordantes:
Si en pleurant i'ay mon tems consumé,

Las que mon nom n'en soit par vous blamé.
Si i'ai failli, les peines sont presentes,
N'aigrissez point leurs pointes violentes:
Mais estimez qu'Amour, à point nommé,

Sans votre ardeur d'un Vulcan excuser,
Sans la beauté d'Adonis acuser,
Pourra, s'il veut, plus vous rendre amoureuses:

En ayant moins que moy d'ocasion,
Et plus d'estrange & forte passion.
Et gardez vous d'estre plus malheureuses.

Fin des euvres de Louize Labé Lionnoize.

Aus Poetes

De Louize Labe.

Aux poëtes de Louize Labé.

Sonnet.

Vous qui le los de Louize escriuez,
Et qui auez, par gaye fantasie
Cette beauté, votre suget, choisie,
Voyez quel bien pour vous, vous poursuiuez.

Elle des dons des Muses cultiuez,
S'est pour soymesme & pour autrui saisie :
Tant qu'en louant sa diuine Poësie,
Mieus que par vous par elle vous viuez.

Laure ut besoin de faueur empruntée,
Pour de renom ses graces animer :
Louize autant en beauté reputée,

Trop plus se fait par sa plume estimer,
Et de soymesme elle se faisant croire,
A ses loueurs est cause de leur gloire.

Escriz

De Diuers Poetes,

a la Louenge

De Louize Labé Lionnoize.

ΕΙΣ ΩΔΑΣ ΛΟΙΣΗΣ ΛΑΒΑΙΑΣ.

Τὰς Σαπφοῦς ᾠδὰς γλυκυφώνου, ἃς ἀπόλεσσεν
Ἡ παμφάγου χρίνου βόη,
Μειλιχίῳ Παφίης καὶ Ἐρώτων νῦν γε Λαβαίη
Κόλπῳ τραφεῖσ᾽ ἀνήγαγε.
Εἰ δέ τις ὣς καινὸν θαυμάζει, καὶ πόθεν ἐστί,
Φησὶν, νέη ποιήτρια,
Γνοίη ὣς γοργὸν καὶ ἄκαμπτον δυστυχέουσα
Ἔχει Φάων᾽ ἐρώμενον.
Τοῦ πληχθεῖσα φυγῇ, λιγυρὸν μέλος ἦρξε τάλαινα
Χορδαῖς ἐναρμόζειν λύρης,
Σφόδρα δὲ πρὸς ταύτας ποιήσεις οἶστρ᾽ ἐνίησι
Παίδων ἐρὰν ὑπερηφάνων.

De Aloysae Labacae osculis.

Iam non canoras Pegasidas tuis
Assuesce votis: nil tibi Cinthius
Fontisue Dircaei recessus
Profuerint, sed inanis Euan.

Sed tu Labacae basia candidae
Imbuta poscas nectare, quae rosas
Spirant amaracosque molles,
Et violas, Arabumque succos.

Non illa summis dispereunt labris,
Sed quà reclusis obicibus patet
Inerme pectus, suaueolentis
Oris aculeolo calescunt.

Illo medullae protinus aestuant,
Et dissolutis spiritus omnibus
Nodis in ore suauiantis
Lenius emoritur Labacae.

Hoc plenus oestro (dicere seu iuber
Sectis puellas unguibus acriter
Depraeliantes, aut inustam
Dente notam labiis querentes:

Coelive motus & redeuntia
Anni vicissim tempora: nec suo
Fulgore lucentem Dianam,
Sideribusve polos micantes,

Dignum Labacae basiolis melos
Quod voce mistis cum fidibus canat)
Dices coronatus quod aureis
Cecropias Latiasque pungat.

En grace du dialogue d'amour et de folie, euvre de D. Louïze Labé Lionnoize.

Amour est donq pure inclinacion
Du Ciel en nous, mais non necessitante
Ou bien Vertu, qui nos coeurs impuissante
A resister contre son accion ?

C'est donq de l'ame une alteracion
De vain desir legerement naissante,
A tout obiet de l'espoir perissante,
Comme muable à toute passion ?

Ja ne soit creu, que la douce folie
D'un libre Amant d'ardeur libre amollie
Perde son miel en si amer Absynte,

Puis que lon voit un esprit si gentil
Se recouurer de ce Chaos sutil,
Ou de Raison la Loy se labarynte.

Non si non la.

En contemplacion de D. Louize Labé.

Quel Dieu grava cette magesté douce
En ce gay port d'une pronte alegresse?
De quel liz est, mais de quelle Deesse
Cette beauté, qui les autres destrousse?

Quelle Syrene hors du sein ce chant pousse,
Qui decevroit le caut Prince de Grece?
Quels sont ces yeus, mais bien quel trofee est ce,
Qui tient d'Amour l'arc, les trets & la trousse?

Ici le Ciel liberal me fait voir
En leur parfait, grace, honneur, & savoir,
Et de vertu le rare témoignage:

Ici le traytre Amour me veut surprendre:
Ah! de quel feu brule un coeur ia en cendre?
Comme en deus pars se peut il mettre en gage?

D. B. T.

A. P. Louize Labé, sur son Portrait.

Jadis un Grec sus une froide image,
Que consacra Praxitele à Cyprine,
Rafreschissant son ardente poitrine
Rendit du maitre admirable l'ouurage.

Las! peu s'en faut qu'à ce petit ombrage,
Reconnoissant ta bouche coralline,
Et tous les trais de ta beauté diuine,
Je n'aye autant porté témoignage.

Qu'ust fait ce Grec si cette image nue
Entre ses bras fust Venus deuenue?
Que suis ie lors quand Louize me touche,

Et s'accollant d'un long baiser me baise?
L'ame me part, & mourant en cet aise,
Je la reprens ia fuiant en sa bouche.

Sonnet.

Je laisse apart Meduse, & sa beauté,
Qui transmuoit en pierre froide & dure,
Ceux qui prenoient à la voir trop de cure,
Pour admirer plus grande nouueauté,

Et reciter la douce cruauté
De Belle a soy, qui fait bien plus grand' chose,
Lors qu'en son tout grace naiue enclose,
Veut eslargir sa douce priuauté.

Car d'un corps fait au comble de son mieux,
Du vif mourant contournement des yeux,
A demi clos tournant le blanc en vue :

Puis d'un soupir mignardement issant,
Quant l'apas d'un souzris blandissant,
Les regardans en soymesme transmue.

De voir de voir.

A celle qui n'est seulement a soy belle.

Si le Soleil ne peut tousiours reluire,
Fuir ne faut pourtant tout ce qui luit,
Car si au Ciel quelqu'autre flamme duit,
Sans le Soleil peut bien la clarté luire.

Mais quoy? sans lui, las! on la veut reduire
Au seul plaisir d'un Astre radieux,
Qui autre part d'esclairer enuieux,
Par ce moyen peut à la clarté nuire.

Las! quel Climat lui sera donq heureux,
N'ayant faueur que par l'Astre amoureux,
Ou viue meurt cette lueur premiere?

Si d'autre espoir de sa propre vertu
N'est par effet son lustre reuétu,
Sous tel Phebus s'esteindra sa lumiere.

Devoir de Voir.

Autre a Elle Mesme.

Voyez, Amans, voyez si la pitié
A moy secours or' à tort ie reclame:
Du haut, ou bas, rien n'est fors ma poure ame,
Qui n'ait gouté quelque fruit d'amitié.

Par quel destin, las! toute autre moitié
La mienne fuit? suiuant l'ingrate trace
De celle là, dont esperant la grace,
Acquis ie n'ay que toute inimitié?

O douce Mort (à tous plus qu'à soy belle)
A ta clarté ne sois ainsi rebelle,
Ains doucement la fais en toy mourir:

Si tu ne veux par façon rigoureuse
Sans aliment la rendre tenebreuse:
Car ia l'esteint, qui la peut secourir.

A. G. Louize, des Muses ou Premiere ou Dizieme Couronnante la Troupe.

Nature ayant en ses Idees pris
Un tel suget, qu'il surpassoit son mieux:
De grace ell' ut pour l'illustrer des Dieux
Otroy entier du plus supernel pris:

Dont elle put l'Univers rendre espris,
Duurant l'amas des influs bienheureux,
Duquel le rare epuré par les Cieux
Atire encor le bien né des esprits.

Dieux qui soufrez flamboyer tel Soleil
A vous egal, à vous le plus pareil,
Témoin le front de sa beauté premiere,

Permettrez vous chose si excellente
Patir l'horreur d'Atrope palissante,
Ne la laissant immortelle lumiere?

d'Immortel Zele.

Sonetto.

Qui doue in braccio al Rodano si Vede
Girne le Sona queta, si ch' a pena
Scorger si puo là doue l'onde mena,
Si lenta muoue entr' al suo letto il piede:

Giunsi punto d'Amor, cinto di Fede,
Di speme priuo, e colmo de la pena,
Ch' all' Alma (pria d'ogni dolcezza piena)
Fa di tutto il piacere aperte prede;

E mouendo i sospiri a chiamar Voi
(Lungi dal Vostro puro aer' sereno)
Sperai Vinto dal sonno alta quiete:

Ma tosto udij dirmi da Voi: Se i tuoi
Occhi son tristi e molli, i miei non meno,
Cosi sempre per noi pianto si miete.

Sonetto.

Ardo d'un dolce fuoco, e quest' ardore
Smorzar non cerco; anzi m'è caro tanto,
Che lieto in mezo de le fiamme io canto
Le vostre lodi e'l sopran vostro honore;

E chieggio in guiderdone al mio Signore
Che non mi dia cagion d'eterno pianto;
Ma d'un' istesso fuoco hoggi altrettanto
Vi porga sì ch' ogn'hor m'auuampi il cuore.

Amor seco ogni ben mai sempre apporta,
Quando d'un par desio due Petti inuoglia:
Ma s'un ne lascia, è morte atroce e ria:

Siatemi dunque voi sicura scorta:
Suegliate homai questa grauosa spoglia,
Ch' a voi consacrerò la penna mia.

L

Auuenturosi fiori,
Che così dolce seno,
Che così care chiome in guardia haueste;
Benedetto il sereno
Aer' doue nasceste;
E' que' mille colori
Di cui natura in voi vaga si piacque:
Ben' fu dolce destino
Il vostro, e' quel mattino
Che si felice al morir' vostro nacque:
Vinchino hor' vostri odori
Gli odorosi Sabei, gli Arabi honori.

Dolce Luisa mia
Che tanto bella sete,
Quanto esser' vi solete: E' come il core
Hauete sculto amore, e cortesia:
Tal ne gli occhi di lor' si scorge traccia:
Da queste dolci braccia,
Da questi ardenti baci, anima bella,
Morte sola mi suella
Ne unqua mai fra noi maggior' si sia
Paura e' gelosia.

Altra luce non veggio:
Altro sole, alma bella,
Fuor' che i vostri occhi santi
Non ho: e' questi hor' chieggio
Sol' per mia guida e' stella

Sempre come hor' sereni.
A voi beati amanti
Altra inuidia, altro zelo
Non hauro mai : se il cielo
Vuol' che io mia vita meni
In cosi fatta guisa
A i dolci raggi lor' dolce Luisa.

Estreines, a Dame Louize Labé.

Louize est tant gracieuse & tant belle,
Louize à tout est taut bien auenante,
Louize ha l'oeil de si viue estincelle,
Louize ha face au corps tant conuenante,
De si beau port, si belle & si luisante,
Louize ha voix que la Musique auoue,
Louize ha main qui tant bien au lut ioue,
Louize ha tant ce qu'en toutes on prise,
Que ie ne puis qui Louize ne loue,
Et si ne puis assez louer Louize.

A P. L. L.

Ton lut hersoir encor se resentoit
De ta main douce, & gozier gracieux,
Et sous mes doits sans leur ayde chantoit :
Quand un Demon, ou sur moy envieux,
Ou de mon bien se feingnant soucieux,
Me dit : c'est trop sus un lut pris plaisir.
N'aperçois tu un furieux desir
Cherchant autour de toy une cordelle,
Pour de ton coeur la Dame au lut saisir ?
Et, ce disant, rompit ma chanterelle.

Epistre a ses amis, des gracieusetez de P. L. L.

Que faites vous, mes compagnons,
Des cheres Muses chers mignons ?
Au' vous encore en notre absence
De votre Magny souvenance ?

Magny votre compagnon doux,
Qui ha souuenance de vous
Plus qu'assez, s'une Damoiselle
Sa douce maitresse nouuelle
Qui l'estreint d'une estroite foy
Le laisse souuenir de soy.
Mais le Bouret qu'Amour tourmente
D'une chaleur trop vehemente,
En oubli le Bouret ha mis
Soymesme & ses meilleurs amis:
Et le Bouret à rien ne pense,
Et si n'a de rien souuenance,
Mais seulement il lui souuient
De sa maitresse qui le tient,
Et rien sinon d'elle il ne pense
N'ayant que d'elle souuenance.
Et tout brulé du feu d'amours
Passe ainsi les nuits & les iours,
Sous le ioug d'une Damoiselle
Sa douce maitresse nouuelle,
Qui le fait ore esclaue sien,
Ataché d'un nouueau lien:
Qui le coeur de ce miserable
Brule d'un feu non secourable,
Si le secours soulacieux
Ne lui vient de ses mesmes yeux,
Qui premiers sa flamme alumerent
Qui premiers son coeur enflammerent,
Et par qui peut estre adouci

L'amoureux feu de son souci.
Mais ny le vin ny la viande,
Tant soit elle douce & friande,
Ne lui peuuent plus agreer.
Rien ne pourroit le recreer,
Non pas les gentilesses belles
De ces gentiles Damoiselles,
De qui la demeure lon met
Sur l'Heliconien sommet,
Qu'il auoit tousiours honorees,
Qu'il auoit tousiours adorees
Des son ieune aage nouuelet,
Encores enfant tendrelet.
Adieu donq Nynfes, adieu belles,
Adieu gentiles Domoiselles,
Adieu le Choeur Pegasien,
Adieu l'honneur Parnasien.
Venus la mignarde Deesse,
De Paphe la belle Princesse,
Et son petit fils Cupidon
Ne maitrisent de leur brandon.
Vos chansons n'ont point de puissance
De me donner quelque allegeance
Aux tourmens qui tiennent mon coeur,
Tenué d'une douce langueur.
Ie n'ay que faire de vous, belles:
Adieu, gentiles Damoiselles:
Car ny pour voir des monceaux d'or
Assemblez dedens un tresor,

Ny pour voir flotter le Rone,
Ny pour voir escouler la Sone,
Ny le gargouillant ruisselet,
Qui coulant d'un bruit doucelet,
A dormir, d'une douce enuie,
Sur la fresche riue conuie:
Ny par les ombreus arbrisseaus
Le dous ramage des oiseaus,
Ny violons, ny espinettes,
Ny les gaillardes chansonnettes,
Ny au chant des gaies chansons
Voir les garces & les garsons
Fraper en rond, sans qu'aucun erre,
D'un branle mesuré, la terre.
Ny tout cela qu'a de ioyeus
Le renouueau delicieus,
Ny de mon cher Biués (qui m'ayme
Comme ses yeus) le confort mesme.
Mon cher Biués, qui comme moy
Languit en amoureus émoy,
Ne peuuent flater la langueur
Qui tient genné mon poure coeur:
Bien que la mignarde maitresse,
Pour qui ie languis en détresse,
Contre mon amoureus tourment
Ne s'endurcisse fierement:
Et bien qu'ingrate ne soit celle,
Celle gentile Damoiselle
Qui fait d'un regard bien humain,

Ardre cent feux dedens mon sein.
Mais que sert toute la caresse
Que ie reçoy de ma maitresse?
Et que me vaut passer les iours
En telle esperance d'amours,
Si les nuiz de mile ennuiz pleines
Rendent mes esperances veines?
Et les iours encor pleins d'ennuis,
Qu'absent de la belle ie suis?
Quand ie meurs, absent de la belle,
Ou quand ie meurs present pres d'elle
N'osant montrer (o dur tourment!)
Comment ie l'ayme ardantement?
Celui vraiment est miserable
Qu'Amour, voire estant fauorable
Rend de sa flame langoureux.
Chetif quiconque est amoureux,
Par qui si cher est estimee
Vne si legere fumee
D'un plaisir suiui de si pres
De tant d'ennuiz qui sont apres.
Si ay ie aussi cher estimee
Vne si legere fumee.

Des Beautez de D. L. L.

Ou print l'enfant Amour le fin or qui dora
En mille crespillons ta teste blondissante?
En quel iardin print il la roze rougissante
Qui le liz argenté de ton teint colora?

La douce grauité qui ton front honora,
Les deux rubis balais de ta bouche allechante,
Et les rais de cet oeil qui doucement m'enchante,
En quel lieu les print il quand il t'en decora?

D'ou print Amour encor ces filets & ces lesses,
Ces haims & ces apasts que sans fin tu me dresses,
Soit parlant ou riant ou guignant de tes yeux!

Il print d'Herme, de Cypre, & du sein de l'Aurore,
Des rayons du Soleil, & des Graces encore,
Ces atraits & ces dons, pour prendre hommes &
Dieux.

A Elle Mesme.

O ma belle rebelle,
Las que tu m'es cruelle!
Ou quand d'un doux souris
Larron de mes esprits,
Ou quand d'une parole
Si minardement mole,
Ou quand d'un regard d'yeux
Traytrement gracieux,
Ou quand d'un petit geste
Non autre que celeste,
En amoureuse ardeur
Tu m'enflammes le coeur.
O ma belle rebelle,
Las que tu m'es cruelle!
Quand la cuisante ardeur
Qui me brule le coeur,
Veut que ie te demande
A sa brulure grande
Vn rafreschissement
D'un baiser seulement.
O ma belle rebelle,

Que tu serois cruelle !
Si d'un petit baiser,
Ne voulois l'apaiser,
Au lieu d'alegement
Acroissant mon tourment.
Me puisse ie un iour, dure,
Venger de cette iniure :
Mon petit maitre Amour
Te puisse outrer un iour
Et pour moi langoureuse,
Il te face amoureuse,
Comme il m'a langoureus
Pour toy fait amoureus.
Alors par ma vengeance
Tu auras connoissance
Que vaut d'un dous baiser
Un Amant refuser.
Et si ie te le donne,
Ma gentile mignonne,
Quand plus fort le desir
En viendroit te saisir :
Lors apres ma vengeance,
Tu auras connoissance
Quel bien fait, d un baiser
L'Amant ne refuser.

Double Rondeau, a Elle.

Estant nauré d'un dard secrettement,
Par Cupidon, & blessé à outrance,
Je n'osois pas declairer mon tourment
Saisi de peur, delaissé d'esperance,
Mais celui seul, qui m'auoit fait l'ofense,
M'a asseuré, disant, que sans ofense
Je pouuois bien mon ardeur deceler,
Ce que i'ay fait sans plus le receler,
Estant nauré.

A une donq pourement assuré,
Creingnant bien fort d'elle estre refusé,
Ay declayré du tout ma doleance:
Et sur mon mal hardiment excusé
Lui supliant me donner allegeance,
Ou autrement ie perdrois pacience
Estant nauré.

Au mien propos ha si bien respondu
Celle que i'ay plus chere, que mon ame,
Et mon vouloir sagement entendu,
Que ie consens qu'il me soit donné blame
Si ie l'oublie: car elle m'a rendu
Le sens, l'esprit, l'honneur, le coeur & l'ame
Estant nauré.

Ode en faveur de D. Louize Labé, a son bon signeur. D. M.

Muses, filles de Jupiter,
Il nous faut ores aquiter
Vers ce docte & gentil Fumee,
Qui contre le tems inhumain
Tient vos meilleurs trets en sa main,
Pour paranner sa renommee.

Je lui dois, il me doit aussi:
Et si i'ay ores de souci
Pour faire mon payment plus dine,
Je le voy ores devant moy
En un aussi plaisant émoy
Pour faire son Ode Latine.

Mais par ou commencerons nous?
Dites le, Muses: car sans vous
Je ne fuis l'ignorante tourbe,
Et sans vous ie ne peu chanter
Chose, qui puisse contenter
Le pere de la lyre courbe.

Quand celui qui iadis naquit
Dans la tour d'erein, que conquit
Iupiter d'une caute ruse,
Ut trenché le chef qui muoit
En rocher celui qu'il voyoit,
Le chef hideux de la Meduse :

Adonques par l'air s'en allant,
Monté sur un cheual volant,
Il portoit cette horrible teste :
Et ia desia voisin des Cieux
Il faisoit voir en mile lieux
La grandeur de cette conqueste.

Tandis du chef ainsi trenché
Estant freschement arraché,
Distiloit du sang goute à goute :
Qui soudein qu'en terre il estoit,
Des fleurs vermeilles enfantoit,
Que changeoient la campagne toute.

Non en serpent, non en ruisseau,
Non en loup, & non en oiseau,
En pucelle, Satire ou Cyne :
Mais bien en pierre : faisant voir
Par un admirable pouuoir
La vertu de leur origine.

Et c'est aussi pourquoy ie crois,

Que fendant l'air en mille endrois
Sur mille estrangeres campagnes,
A la fin en France il vola,
Ou du chef hideus s'escoula
Quelque sang entre ces montagnes:

Mesmement aupres de ce pont
Opposé vis à vis du mont,
Du mont orguilleus de Fouruiere:
En cet endroit ou ie te vois
Egaier meinte & meintefois
Entre l'une & l'autre riuiere.

Car deslors que fatalement
J'en aprochay premierement,
Je vis des la premiere aproche
Je ne say quelle belle fleur:
Qui soudein m'esclauant le coeur
Le fit changer en une roche.

Je vis encor tout à l'entour
Mille petis freres d'Amour,
Qui menoient mille douces guerres:
Et mille creintifs amoureus
Qui tous comme moy langoureus
Auoient leurs coeurs changez en pierres.

Depuis estant ainsi rocher,
Je vis pres de moy aprocher

Vne Meduse plus acorte
Que celle dont s'arme Pallas,
Qui changea iadis cet Atlas
Qui le Ciel sur l'eschine porte.

Car elle ayant moins de beautez,
De ces cheueus enserpentez
Faisoit ces changemens estranges:
Mais cetteci, d'un seul regard
De son oeil doucement hagard
Fait mile plus heureus eschanges.

Celui qui voit son front si beau,
Voit un Ciel, ainçois un tableau
De cristal, de glace, ou de verre:
Et qui voit son sourcil benin,
Voit le petit arc hebenin,
Dont Amour ses traits nous desserre.

Celui qui voit son teint vermeil,
Voit les roses qu'à son réueil
Phebus épanit & colore:
Et qui voit ses cheueus encor,
Voit dens Pactole le tresor
Dequoy ses sablons il redore.

Celui qui voit ses yeus iumeaus,
Voit au ciel deus heureus flambeaus,
Qui rendent la nuit plus serene:

Et celui qui peut quelquefois
Escouter sa diuine voix
Entend celle d'une Sirene.

Celui qui fleure en la baisant
Son vent si doux & si plaisant,
Fleure l'odeur de la Sabee,
Et qui voit ses dens en riant
Voit des terres de l'Orient
Meinte perlette desrobee.

Celui qui contemple son sein
Large, poli, profond & plein,
De l'Amour contemple la gloire,
Et voit son teton rondelet,
Voit deux petis gazons de lait,
Ou bien deux boulettes d'iuoire.

Celui qui voit sa belle main,
Se peut asseurer tout soudein
D'auoir vu celle de l'Aurore:
Et qui voit ses piez si petis,
S'asseure que ceux de Thetis
Heureux il ha pu voir encore.

Quant à ce que l'acoutrement
Cache, ce semble, expressement
Pour mirer sur ce beau chef d'euure,
Nul que l'Ami ne le voit point:

Mais le grasselet embonpoint
Du visage le nous descoeuvre.

Et voilà comment ie fuz pris
Aus rets de l'enfant de Cypris,
Esprouuant sa douce pointure:
Et comme une Meduse fit,
Par un dommageable proufit,
Changer mon coeur en pierre dure.

Mais c'est au vray la rarité
De sa grace & de sa beauté,
Qui rauit ainsi les personnes:
Et qui leur ote cautement
La franchise & le sentiment,
Ainsi que faisoient les Gorgonnes.

Le tems cette grand' faulx tenant
Se vét de couleur azuree,
Pour nous montrer qu'en moissonnant
Les choses de plus de duree,
Il se gouuerne par les Cieux,
Et porte ainsi la barbe grise,
Pour faire voir qu'Hommes & Dieux
Ont de lui leur naissance prise.

Il assemble meinte couleur
Sur son azur, pource qu'il treine
Le plaisir apres la douleur

Et le repos apres la peine:
Montrant qu'il nous faut endurer
Le mal, pensant qu'il doit fin prendre,
Comme l'Amant doit esperer,
Et merci de sa Dame atendre.

Il porte sur son vétement,
Vn milier d'esles empennees,
Pour montrer comme vitement
Il s'en vole auec nos annees:
Et s'acompagne en tous ses faits
De cette gente Damoiselle,
Confessant que tous ses efets
N'ont grace ne vertu sans elle.

Elle s'apelle Ocasion
Qui chauue par derriere porte,
Sous une docte allusion,
Ses longs cheueus en cette sorte:
A fin d'enseigner à tous ceus
Qui la rencontrent d'auenture,
De ne se montrer paresseus
A la prendre à la cheuelure.

Car s'elle se tourne & s'en fuit,
En vain apres on se trauaille:
Sans espoir de fruit on la suit.
Le tems ce dous loisir nous baille,
De pouuoir gayement ici

Dire & ouir maintes sornettes,
Et adoucir notre souci,
En contant de nos amourettes.

Le tems encore quelquefois
Admirant ta grace eternelle
Chantera d'une belle Voix
D'Ruanson ta gloire eternelle:
Mais or' l'ocasion n'entend
Que plus long tems ie l'entretienne,
Creingnant perdre l'heur qui m'atend
Ou qu'autre masque ne suruienne.

Madrigale.

Arse cosi per Voi, Donna, il mio core
Il primo di ch' intento Vi mirai,
Che certo mi pensai
Che no potesse in me crescere piu ardore:
Ma in Voi belta crescendo d'hor' in hora,
Cresc' in me il fuoco ancora,
Il qual no potra mai crescer' si poco,
Ch' altro no saro piu che fiamme e fuoco.

Ode.

Toute bonté abondante
Aux gouuerneurs des saints Cieux,
Roy, qui de main foudroyante
Estonne mortels & Dieux,
Ensemença ces bas lieux
De diuersité d'atomes
Formez de ce Vertueux
Surpassant celui des hommes.

Lesquels d'une destinee
Sous quelque fatal heureux,
Pour former une bien nee
Furent ensemble amoureux:
Et goutant le sauoureux,
Lequel ou l'Amour termine,
Ou le rend plus doucereux,
La font voir chose diuine.

Mesmement si familiere
A la troupe des neuf Soeurs,
Qu'elle l'ont pour leur lumiere

Fait lampeger en leurs choeurs:
Là receuant les honneurs
De ceus, qu'on n'a laissé boire
Aus sources & cours donneurs
De perpetuelle gloire.

Elle le fait aparoitre
Au docte de ses escriz,
Qu'on voit iournellement naitre,
Et deuancer les espris,
Qui auoient gaigné le pris
D'estre mieus luz en notre aage.
O feminin entrepris
De l'immortalité gage!

Qui une flame amoureuse,
Qui mieus les passionnez,
Et de Seine plus heureuse
Discerne les aptes nez,
Et à l'Amour fortunez,
De ceus, lesquels à outrance
Seront tousiours mal menez,
Et repuz d'une esperance?

Qui de langue plus diserte
Fait le Musagete orer
Contre l'eloquence experte
Du Dieu, qui peut atirer
Par le caut de son parler

L'erreur à la vraye trace?
Qui pres d'eus peut sommeiller,
Comme elle, sur le Parnasse?

Donq que sur ses temples vole
Ce vert entortillonné
Pris de la ramure molle
De la fuyarde Daphné,
Et doctement façonné
Pour orner la seur de celle,
Qui sortit, le coup donné,
En armes, de la ceruelle.

Sonnet A. D. L. L. par A. f. R.

Si de ceus qui ne t'ont connue, qu'en lisant
Tes Odes & Sonnets, Louize, es honoree:
Si ta voix de ton lut argentin temperee,
D'arrester les passans est moyen sufisant:

Et si souuent tes yeus d'un seul rayon luisant
Ont meinte ame en prison pour t'adorer serree:
Tu te peus bien de moy tenir toute asseuree.
Car si iamais ton oeil sus un coeur fut puissant,

Il ha esté sur moy, & fait meinte grand' playe:
Telle grace à chanter, baller, sonner te suit,
Qu' à rompre ton lien ou fuir ie n'essaye.

Tant tes vers amoureus t'ont donné los & bruit,
Qu' heureus me sens t'auoir non le premier
(aymee,
Mais prisé ton sauoir auant la renommee.

A Dame Louïze Labé, Lionnoize,
la comparant aus cieus.

Sept feus on voit au Ciel, lesquels ainsi
Sont tous en toy meslez ensemblement.
Phebé est blanche: & tu es blanche aussi.
Mercure est docte: & toy pareillement.

Venus tousiours belle: semblablement
Belle tousiours à mes yeus tu te montre.
Tout de fin or est le chef du Soleil:
Le tien au sien ie voy du tout pareil.
Mars est puissant: mais il creint ta rencontre.

Jupiter tient les Cieus en sa puissance:
Ta grand' beauté tient tout en son pouuoir.
Saturne au Ciel ha la plus haute essence.
Tu as aussi la douce iouissance
Du plus haut heur qu'autre pourroit auoir.
Donq qui veut voir les grans dons, que les Dieus
Ont mis en toy, qu'il contemple les Cieus.

Des Louenges de Dame Louïze Labé, Lionnoize.

Il ne faut point que i'apelle
Les hauts Dieus à mon secours,
Ou bien la bande pucelle
Pour m'ayder en mon discours.
Puis que les Dieus, de leur grace,
Les saintes Muses, les Cieus
Ont tant illustré la face,
Le corps, l'esprit curieus
De celle, dont i'apareille
La louenge nompareille,

Je congnoy bien clerement
Que toute essence diuine
Me fauorise, & s'encline
A ce beau commencement.

Sus sus donq, blanche senestre,
Fay tes resonans efforts :
Et toy, o mignarde destre,
Chatouille ses doux acors :
Chantons la face angelique,
Chantons le beau chef doré,
Si beau, que le Dieu Delphique
D'un plus beau n'est decoré.
N'oublions en notre metre
Comme elle osa s'entremettre
D'armer ses membres mignars :
Montrant au haut de sa teste
Une espouuentable creste
Sur tous les autres soudars.

O noble, o diuin chef d'euure
Des Dieus hauteins tous puissans,
Au moins meintenant descoeuure
Tes yeus tous resiouissans,
Pour voir ma Muse animee :
Qui de sa robuste main
Haussera ta renommee
Trop mieus que ce vieil Rommain,
Qui sa demeure ancienne,

La terre Saturnienne
Delaissa pour ta beauté,
A fin qu' à toy rigoureuse
Il fut hostie piteuse
En sa ferme loyauté.

La Muse docte diuine
Du Sicillard audacieux,
Par le Sague s' achemine
Pour t'enleuer iusqu' aux Cieux:
Mais la parque naturelle
Dens les Iberiens chams,
Courut desemplumer l'aile
De ses pleurs, & de ses chants:
Enuoyant en sa Sicillesse,
Mal seant en ta ieunesse,
Son corps, au tombeau ombreux
Et son ame enamouree
En l'obscure demouree
Des Royaumes tenebreux.

Dieux des voutes estoilees,
Qui en perdurable tour
Retiennent emmantelees
Les terres, tout à l'entour:
Permetez moy que ie viue
Des ans le cours naturel,
A fin qu' à mon gré i'escriue
En un ouurage eternel,

De cette noble Deesse
La beauté enchanteresse,
Ce qu'elle ha bien merité:
Et qu'en sa gloire immortelle,
On voye esbahi en elle
Toute la posterité.

Ainsi que Semiramide,
Qui feingnant estre l'enfant
De son mari, print la guide
Du Royaume trionfant,
Puis démantant sa Nature,
Et le sexe feminin
Hazarda à l'auenture
Son corps iadis tant benin,
Courant furieuse en armes
Parmi les Mores gendarmes,
Et es Indiques dangers
De sa rude simeterre
Renuersant dessus la terre
Les escadrons estrangers.

Ainsi qu'es Alpes cornues
(Qui, soit Hiuer soit Esté,
Ont tousiours couuert de nues
Le front au Ciel arresté)
On voit la superbe teste
D'un roc de * pins emplumé,

* Apherese pour sapins.

Rauie par la tempeste
De son corps acoutumé,
En roullant par son orage
Froisser tout le labourage,
Des Beufs les apres trauaus,
Ne laissant rien en sa voye
Qu'en pieces elle n'enuoye,
Cherchant les profondes vaus:

Ou comme Penthasilee,
Qui pour son ami Hector
Combatoit entremeslee
Par les Grecs, aus cheueus d'or,
Ores de sa roide lance
Enferrant l'un au trauers,
Or du brane en violance
Trebuchant l'autre à l'enuers:
Et ainsi que ces pucelles
Qui l'une de leurs mammelles
Se bruloient pour s'adestrer
Aus combas & entreprises
Aus bons guerroyeurs requises,
Pour l'ennemi rencontrer:

Louize ainsi furieuse
En laissant les habiz mols
Des femmes, & enuieuse
De bruit, par les Espagnols
Souuent courut, en grand' noise,

Et meint assaut leur donna,
Quand la ieunesse Françoise
Parpignan enuironna.
Là sa force elle desploye,
Là de sa lance elle ploye
Le plus hardi assaillant:
Et braue dessus la selle
Ne demontroit rien en elle
Que d'un cheualier vaillant.

Ores sa forte guerriere
Tournoit son destrier en rond:
Ores en une cariere
Essayoit s'il étoit pront:
Branlant en flots son panache,
Soit quand elle se iouoit
D'une pique, ou d'une hache,
Chacun Prince la louoit:
Puis ayant à la senestre
L'espee ceinte, à la destre
La dague, enrichies d'or,
En s'en allant toute armee
Ell' sembloit parmi l'armee
Un Achile, ou un Hector.

L'orgueilleus fils de Clymene
Nous peut bien auoir apris
Qu'il ne faut par gloire vaine
Qu'un grand trein soit entrepris.

L'entreprise qui est faite
Sans le bon conseil des Dieus
N'a point, ainsi qu'on souhaite,
Son dernier efet ioyeus:
Ainsi cette belliqueuse
Ne fut iamais orgueilleuse:
Telle au camp elle n'alla:
Ains ce fut à sa priere
De Venus, sa douce mere,
Qui un soir lui en parla.

Un peu plus haut que la plaine,
Ou le Rone impetueus
Embrasse la bone humeine
De ses grans bras tortueus,
De la mignonne pucelle
Le plaisant iardin estoit,
D'une grace & façon telle
Que tout autre il surmontoit:
En regardant la merueille
De la beauté nompareille
Dont tout il estoit armé,
Celui bien on l'ust pu dire
Du iuste Roy de Corcyre
En pommes tant renommé.

A l'entree on voyoit d'herbes,
Et de thin verflorissans,
Les lis & croissans superbes

De notre Prince puissant:
Et tout autour de la plante
De petis ramelets vers
De mariolleine flairante
Estoient plantez ces six vers:
Du tresnoble Roy de France
Le croissant neuue acroissance
De iour en iour reprendra,
Jusques a tant que ses cornes
Jointes sans aucunes bornes
En un plein rond il rendra.

Tout autour estoient des treilles
Faites auec un tel art,
Qu' aucun n'eust su sans merueilles
Là espandre son regard:
La voute en estoit sacree
Au Dieu en Inde inuoqué,
Car elle estoit acoutree
Du sep au raisin musqué:
Les coulomnes bien polies
Estoient autour enrichies
De romarins & rosiers,
Lesquels faciles à tordre
S'entrelassoient en bel ordre
En mile neus fais d'osiers.

Au milieu pour faire ombrage
Estoient meints arceaus couuers

De Coudriers & d'un bocage
Fait de cent arbres diuers:
Là l'Oliue palissante
Qu'Athene tant reclama,
Et la branche verdissante
Qu'Apolon iadis ayma:
La l'Arbre droit de Cibelle,
Et le ceruerin rebelle
Au plaisir venerien:
Auec l'obscure ramee
Par Phebe iadis formee
Du corps Cyparissien.

Sous cette douce verdure,
Soit en sa gaye saison,
Ou quand la triste froidure
Nous renferme en la maison,
Tarins, Rossignols, Linotes
Et autres oiseaus des bois
Exercent en gayes notes
Les doux iargons de leurs voix:
Et la vefue tourterelle
Y pleint & pleure à par elle
Son amoureus tout le iour:
De sa parole enrouee
A pleints & à pleurs vouee
Efroyant l'air tout autour.

Et à fin qu'à beauté telle

Rien manquer on ne pust voir,
De la beauté naturelle
Qu'un beau iardin peut auoir,
Il y ut une fonteine,
Dont l'eau coulant contre val
En sautant hors de sa veine
Sembloit au plus cler cristal:
Elle ne fut point ornee,
Ny autour enuironnee
De beaus mirtes Cipriens,
Ny de buis, ny d'aucun arbre,
Ny de ce precieus marbre
Qu'on taille es monts Pariens:

Mais elle estoit tapissee
Tout l'enuiron de ses bors,
Ou son onde courroucee
Murmuroit ses dous acors,
D'herbe tousiours verdoyante,
Peinte de diuerses fleurs,
Qui en l'eau dousondoyante
Mesloient leurs belles couleurs.
Qui ust regardé la teste
D'un Narcisse qui s'arreste
Tout panchant le col sur l'eau,
On ust dit que son courage
Contemploit encor l'image
Qui trop & trop lui fut beau.

Aussi par cette verdure
Estoit le iaune souci,
Qui encor la peine dure
De ses feus n'a adouci:
Ains tousiours se vire & tourne
Vers son Ami qu'il vent voir,
Soit au matin, qu'il aiourne,
Ou quand il est pres du soir.
Là aussi estoient Brunettes,
Mastis, damas, violettes
Çà & là sans nul compas:
Avec la fleur, en laquelle
Hiacinte renouvelle
Son nom apres son trespas.

Le ruisseau de cette source
A par soy s'ebanoyant,
D'une foible & lente course
Deça dela tournoyant
Faisoit une portraiture
Du lieu ou fut renfermé
Le monstre contre nature
En Pasiphae formé:
Puis son onde entrelassee,
De longues erreurs lassee
Par un beau pré s'espandoit:
Ou maugré toute froidure
Une plaisante verdure
Eternelle elle rendoit.

Titan laissant sa campagne
Peu à peu sous nous couloit,
Et dens la tiede eau d'Espagne
Son char il desateloit:
Quand en ce lieu de plaisance
Louize estoit pour un soir,
Qui cherchant resiouissance
Pres la font se vint assoir:
Elle ayant assez du pouze
Taté l'harmonie douce
De son lut, sentant le son
Bien d'accord, d'une voix franche
Iointe au bruit de sa main blanche,
Elle dit cette chanson:

La forte Tritonienne,
Fille du Dieu Candien,
Et la vierge Ortygienne,
Seur du beau Dieu Cynthien,
Sont les deus seules Deesses
Ou i'ay mis tout mon desir,
Et que ie su pour maitresses
Des mon enfance choisir.
Si Venus m'a rendu belle,
Et toute semblable qu'elle,
Auec sa diuinité,
Que pourtant elle ne pense,
Qu'en un seul endroit i'ofense
Ma chaste virginité.

La pucelle Lionnoize
Fredonnant meints tons diuers,
Au son plein de douce noise,
N'ut deus fois chanté ces vers,
Qu'un sommeil de course lente
Descendant parmi les Cieus,
Finit sa voix excellente
Et son ieu melodieus.
Sur la verdure espandue
Tout dous il l'a estendue,
Flatant ses membres dispos:
Dessus ses yeus il se pose,
Et tout son corps il arrose
D'un tresgracieus repos.

En dormant tout deuant elle
Sa mere se presenta,
En son beau visage telle
Qu'alors qu'elle s'acointa
D'Anchise, pres du riuage
Du Simoent Phrygien:
Dont naquit le preus courage
Qui au camp Hesperien
Renouuella la memoire,
Et la trionfante gloire
Du sang Troyen abatu,
Qui deuai en rude guerre
Tout le grand rond de la Terre
Conquerir par sa vertu.

Ell' regarde par merueille
Son visage nompareil,
Son haut front, sa ronde oreille,
Son teint freschement vermeil,
Le vif coral de sa bouche,
Ses sourcis tant gracieus,
Que doucement elle touche
Pour voir les rais de ses yeus:
Non sans contempler encore
Celle beauté qui decore
La rondeur de son tetin,
Qui ni plus ni moins soupire
Qu'au printems le dous Zephire
Aleinant l'air du matin.

Apres que la Cyprienne
Ut son regard contenté,
Voyant de la fille sienne
La plus qu'humeine beauté,
Esbahie en son courage
De sa grand' perfeccion,
Elle augmenta dauantage
Vers ell' son afeccion;
Puis toute gaye & ioyeuse,
D'une voix tresgracieuse,
Pour descouurir son souci,
Tenant ses vermeilles roses
De sa bouche vn peu descloses
Elle parola ainsi:

Les Dieus n'ont voulu permettre
Aus vains pensers des mortels,
Que d'eus ils se puissent mettre
A fin: bien que leurs autels
Soient tous couvers de fumee,
Ou pour gagner leur faveur
Ou pour leur ire animee
Faire tourner en douceur,
Tous les veus pas ils n'entendent
Qui devant leurs yeus se rendent:
Ains les ont à nonchaloir.
Veu ni priere qu'on face
N'y font rien, si de leur grace
Ils n'ont un mesme vouloir.

Que penses tu fille chere,
Penses tu bien resister
Contre les dars de ton frere
S'il lui plait t'en molester?
Il scet domter tout le monde
De son arc audacieus:
L'Ocean, la Terre ronde,
L'Air, les Enfers & les Cieus.
Onq fille n'ut la puissance
De lui faire resistance,
Et ses fiers coups soutenir:
Mais ie te veus faire entendre
Pourquoy i'ai voulu descendre
Du Ciel, pour à toy venir.

Les hommes pleins d'ignorance,
Citoyens de ces bas lieux,
Te pensent de leur semence,
Et non de celle des Dieux:
Mais par trop ils se deçoiuent
(Bien qu'ils se tiennent pour seur)
Et assez ils n'aperçoiuent
De ta beauté la grandeur.
Qui diroit, voyant ta face,
Que tu fusses de la race
D'un homme simple & mortel?
La Terre sale & immonde,
Ne saurait aus yeux du monde
De soy produire riens tel.

Tout ainsi la beauté rare
D'Heleine, chacun pensoit
Engendree de Tyndare:
Car on ne la connoissoit.
Toutesfois si estoit elle
Fille du Dieu haut tonnant,
Qui sa maison supernelle,
Le haut Ciel, abandonnant,
Atourné d'un blanc plumage,
Semblant l'Oiseau qui presage,
En chantant, sa proche mort,
En Lede fille de Theste
De sa semence celeste,
La conçut par son effort.

Ruecques deus vaillans freres,
Dont l'un alaigre escrimeur
Domta les menasses fieres,
Et la trop apre rigueur
Du cruel Roy de Bebrice,
Acoutumé d'outrager,
Et meurtrir par sa malice
Chacun soudart estranger:
L'autre de hardi courage,
Inuenta premier l'usage
De ioindre au char le coursier:
Ou il se roula grand erre,
Effroyant toute la terre
Des deus ronds bornez d'acier.

Ainsi, bien qu'on me te donne
L'honneur d'estre de mon sang,
Et du fier Dieu qui ordonne
Les puissans soudars en rang,
Si m'est ce chose asseuree,
Que de Gradiue le fort
En moy tu fus engendree,
Joingnant le gracieus bord,
Ou la Sone toute quoye
Fait une paisible voye
S'en allant fendre Lion:
Dens lequel on voit encore
Vn mont,* ou lon me decore,
Qui retient de moy son nom.

* Le mont de Fouruiere, anciennement apelé Forum Veneris.

Le lieu ou tu fus conçue
Ne fut Ville ny chateau,
Rins une forest tissue
De meint plaisant arbrisseau,
Dont ie veux (en témoignage
De ta race) te pourvoir,
Ainsi que d'un heritage
Que ie tiens en mon pouvoir.
Là autour sont meintes plaines,
Esquelles les blondes graines
De Ceres pourras cueillir,
Et la liqueur qui agree
A Bachus, & meinte pree
Ou l'herbe ne peut faillir.

La aussi sont meints bocages
Deça delà espandus,
Ou en tout tems les ramages
Des Oiseaus sont entendus.
Par fois tu y pourras tendre
Le ret rare, à ton desir,
Et quelque gibier y prendre
Pour acroitre ton plaisir:
Ou t'exerçant à la chasse
Tu poursuivras à la trace
Les Lievres fuians de peur,
De chiens autour toute armee,
Vagans dessous la ramee,
Se guidans à la senteur.

Et si par trop tu te peines
En trop violent effort,
De meintes cleres fonteines
Tu pourras auoir confort:
L'eau sortante de leur sourse
Tes membres refreschira,
Et la murmurante course
A son bruit t'endormira:
Apres chargee de proye,
Tu te pourras mettre en voye
Pour à ton chateau tourner,
Qu'en brief batir ie veus faire,
Sufisant pour te complaire
S'il te plait y seiourner.

Sur tout (fille) ie t'auise,
Que d'un coeur tant odieus
Ton frere tu ne mesprise,
C'est le plus puissant des Dieus.
En ta beauté excellente
Meint homme il rendra transi,
Mais sa main ne sera lente
A te tourmenter aussi.
Prens bien à ce propos garde,
Car ia desia il te darde
Son tret apre & rigoureus:
Dont il t'abatra par terre,
Rendant d'un homme de guerre
Ton tendre coeur amoureus.

En ce il prendra bien vengeance
Du bon Poete Rommain,
Auquel sans nulle allegeance
Ton coeur est trop inhumein.
Bien prendra à ta ieunesse
Auoir apris à soufrir
Des durs harnois la rudesse,
Et à meint trauail s'ofrir:
Souuent seras rencontree
Depuis la tarde vespree
Iusqu'au point du prochein iour,
Parmi les bois languissante,
Et tendrement gémissante
La grand' cruauté d'Amour.

Alors pour estre asseuree
Point en femme tu n'iras,
Ains d'une lance paree
Cheualier tu te diras.
Ia en ton harnois brauante
Ie te regarde assaillir
Meint cheualier, qui se vante
Hors de l'arçon te saillir:
Puis dextrement aprestee,
Ayant ta lance arrestee,
Le desarçonner en bas,
Lui tout froissé, à grand' peine
Leuer son arme incerteine,
Chancelant à chacun pas.

A si grans trauaus ton frere
Durement te contreindra,
Iusqu'à ce qu'à la premiere
Liberté il te rendra:
Alors laissant les alarmes,
Et les hazars perilleus,
Tu rueras ius les armes,
Et le courage orguilleus,
Dont tu soulois mettre en terre
Meint vaillant homme de guerre
Renuersé sous son escu,
Qui repentant en sa face,
De sa premiere menasse
Tout haut se crioit vaincu.

Donq laissant dague & espee
Ton habit tu reprendras,
A plus dous ieus occupee
Ton dous lut tu retendras:
Et lors meints nobles Poetes,
Pleins de celestes esprits,
Diront tes graces parfaites
En leurs tresdoctes escriz:
Marot, Moulin, la Fonteine,
Auec la Muse hauteine
De ce Greue audacieus,
Dont la tonnante parole,
Qui dens les Astres carole,
Semble un contrefoudre es Cieus.

Toutefois leur fantasie
Ton loz point tant ne dira,
Comme d'un la Poesie,
Qui de l'onde sortira
Du petit Clan, dont la riue
Priuee de flots irez,
A en tout tems l'herbe viue
Autour des bors retirez.
De cil la Muse nouuelle.
Rendra ta grace immortelle:
Du Ciel il est ordonné
Qu'à lui le bruit de la gloire
De t'auoir mise en memoire,
Entierement soit donné.

Qu'à ton coeur tousiours agree
Du Poete le labeur:
Son escriture est sacree
A tout immortel bonheur.
Ayant qui ton loz escriue,
Mourir ne peus nullement,
Ainsi Laure, ainsi Oliue
Viuent eternellement,
Un Bouchet en façon telle,
Met en memoire immortelle
De son Ange le beau nom:
Sacrant l'Angelique face,
Sa beauté, sa bonne grace,
Au temple du saint renom.

A tant la Deesse belle
Mit fin à son doux parler :
Son chariot elle atelle
Toute presse à s'en voler :
Les mignonnes colombelles
Par le vague doucement
Esbranlent leurs blanches esles
D'un paisible mouuement.
Louize estant esueillee
Resta toute esmerueillee
De la sainte vision :
Ignorante si son songe
Est verité ou mensonge,
Ou quelque autre illusion.

Son corps droit, sa bonne grace,
Son dur teton, ses beaus yeus :
Les diuins traits de sa face,
Son port, son ris gracieus,
Le front serein, la main belle,
Le sein comme albastre blanc
Montrent euidemment qu'elle
Sortit du Ciprien flanc.
Puis sa vaillance & prouesse,
Son courage, son adresse,
Et la force du bras sien
De grand heur acompagnee,
La montrent de la lignee
Du Gradiue Thracien.

Mais d'autre part, sa doctrine,
Sa sagesse, son sauoir,
La pensee aus arts encline
Autant qu'autre onq put auoir,
Les vers doctes qu'elle acorde,
En les chantant de sa voix,
A l'harmonieuse corde,
Fretillante sous ses doits:
Et la chasteté fidele,
Qui tousiours est auec elle,
Nous rendent quasi tous seurs
Qu'elle ut la naissance sienne
De la couple Cynthienne,
Ou de l'une des neuf seurs.

Toutefois il nous faut croire
Ce que nous disent les Dieus,
Qui par la nuitee noire
Se montrent aus dormans yeus.
Ainsi Hector à Enee
En un songe s'aparut,
Et la sienne destinee
En songe il lui discourut.
Souuent la future chose
Du sain esprit qui repose
Est preuue de bien loin:
Ce songe presque incroyable,
Qui apres fut veritable,
En pourra estre témoin.

Mais il est tems douce Lire,
Que tu cesses tes acords.
Si assez tu n'as pu dire,
Si as tu fait tes effors.
Cette harpe Methimnoise,
Qui peut la mer esmouuoir,
N'ut la Ninfe Lionnoize
Chanté selon son deuoir:
Non pas toute la Musique
De cette bende Lirique
Qui (longtems ha) florissoit
En la Grece: qui meint Prince,
Meint pais, meinte prouince,
De son chant resiouissoit.

Fin des escriz de diuers Poetes.

TESTAMENT

DE

LOYSE LABE.

Testament

de Loyse Labe.

Pour n'omettre rien de ce qui concerne Loyse Labé, nous reproduisons ici son testament d'après le texte qui en a été donné tome 1, pages 35-46, des Archives historiques & statistiques du département du Rhône, Lyon, 1825. Ce curieux document, qui avait sa place marquée dans l'édition de 1824 & dont, on ne sait pour quel motif, la notice de M. Cochard ne donne qu'une courte analyse, avait été relevé par ce diligent investigateur des antiquités lyonnaises, dans les archives de la Chambre des notaires à Lyon. C'est au moins ce qui résulte des quelques lignes qui l'accompagnent dans l'estimable recueil d'où nous l'avons extrait.

Ce testament, qui n'est pas l'acte authentique, mais une simple copie du temps, vidimée & signée par le notaire De Laforest, se trouve encore dans les archives de la Chambre des notaires, ou nous l'avons vu (liasse De Laforest, de l'année 1564 à 1579).

Au nom de Dieu / amen. A tous ceux qui ces presentes lettres verront / Nous garde du seel commun royal establi aux contracts du bailliage de Mascon & seneschaussee de Lyon / scauoir faisons que par deuant Pierre de la Forest / notaire & tabellion royal à Lyon dessoubs signé / et en presence des tesmoins aprez nommez / a esté presente dame Loyse Charlin dite Labé / veuve de feu sire Ennemond Perrin / en son viuant bourgeois citoyen habitant à Lyon / laquelle faisant de son bon gre & ame pieuse & pure volonte / sans force ni contrainte / mais de sa liberale volonté / considerant qu'il n'est rien si certain que la mort ni moins incertain que l'heure d'icelle / ne voulant de ce monde deceder sans tester & ordonner des biens qu'il a plu à Dieu lui donner en ce mortel monde / afin que / aprez son decez & trespas / differend n'en aduienne entre ses successeurs : à ces causes & autres considerations à ce la mouuant / ladite testatrice / aprez auoir reuoqué comme elle reuoque / casse & adnulle tous & chacuns ses autres testaments qu'elle pourroit auoir fait de bouche ou par escript / & aprez auoir declaré comme elle declare que ce present son testament soit valable par forme de testament nun-

cupatif / testament solempnel / par forme de codicille / donation à cause de mort & aultrement comme mieulx il pourra & debura valoir selon les droits / loix canoniques & aultres us & coustumes introduictes en faueur des testateurs / a fait son testament & ordonnance de derniere volonté de tous & chacuns ses biens meubles & immeubles présents & aduenir quelconques / en la forme & maniere qui s'en suit: & premierement ladite testatrice / comme bonne & loyale chrestienne / a recommandé son ame à Dieu le créateur / le priant / par la mort & passion de son seul fils Jesus Christ / recepuoir son ame / & la colloquer en son royaume de Paradis / par l'intercession de sa tressacree mere / saints & sainctes / & pour à ce paruenir s'est munie du seing de la croix † / disant: Au nom du Pere / du Fils & du Saint Esprit. Item, ladite testatrice / en cas qu'elle decede en cette ville de Lyon / eslit la sepulture de son corps en l'eglise de N.-D. de Confort / & ou decedera ailleurs / veult estre enterree en la paroisse du lieu ou elle decedera / & veult estre enterree sans pompe ni superstitions / à scauoir de nuict / à la lanterne / accompagnee de quatre prestres / outre les porteurs de son corps / & ordonne estre dites en l'eglise du lieu ou elle decedera / une grande messe à diacre & soubsdiacre / & cent petites messes continuellement iusques à huit iours apres son decez / & veult que semblable seruice soit fait l'an reuolu de son decez & donne à l'eglise ou elle sera enterree la somme de 100 liures pour une fois / à scauoir 25 liures pour faire lesdits seruices / & le reste pour employer en reparations / laquelle somme elle veult estre payee audits desseruiteurs / à scauoir 12 liures

10 sols aprez son decez / aultres 12 liures 10 sols pour ledit seruice / auec le surplus desdites 100 liures pour lesdites reparations / dans l'an aprez son decez que ledit seruice sera fait. Item, ladite testatrice / esmeue de deuotion / a doté / fondé & legué à ladite eglise de Parcieu en Dombes une pension annuelle & perpetuelle d'une asnee vin & une mesure bled froment bon / pur & marchand / mesure dudit lieu / laquelle pension elle impose sur sa grange & tenement qu'elle a audit lieu de Parcieu en Dombes / & veult estre payee aux Srs desseruiteurs par chascun an / à chacune feste de S. Martin d'hiuer / à commencer à la prochaine feste de S. Martin aprez le decez de ladite testatrice / à la charge que lesdits desseruiteurs & leurs successeurs seront tenus dire & celebrer perpetuellement / ou par chacune semaine / une messe basse en ladite eglise / à son intention / & de ses parents & amys / à commencer dans la semaine aprez son decez. Item, ladite testatrice / pour charité / pitié / aumosne / a donné & legué aux pauures la somme de 1,000 liures de fonds / auec les dons au proufit de cinq pour cent ou aultre proufit qu'il plaira au roy donner à cause de ladite somme / & icelle prendra sur le credit de plus grand somme qu'elle a au grand party du roy soubs le nom du Sr Thomas Ferrin (ou Fourrin) / & duquel elle a cedulle / lequel credit doibt estre assigné sur la ville de Rouan à raison de cinq pour cent / laquelle somme de fonds ou dons & reuenus ladite testatrice veult estre distribuee aux pauures par ledit Ferrin / lequel elle prie d'en prendre la charge / & aprez le decez d'iceluy Ferrin / & ou ladite somme par lui n'auroit pas esté distribuee / en laisse la charge aux recteurs

de l'Aumosne generale de cette ville de Lyon/ ainsy que lesdits Fortin & recteurs verront estre plus charitable. Item, ladite testatrice a donné & legué/ pour aider à marier trois pauures filles/ à chacune la somme de 50 liures tournois à prendre sur les premiers deniers de la rente du reste de sondit crédit du roy/ en laissant la nomination & eslection/ distribution & deliurance desdits deniers/ ladite testatrice en laisse la charge aux sieurs recteurs de l'Aumosne generale de Lyon. Item, ladite testatrice a donné & prelegué en preciput & aduantage à Pierre Charly dit Labé son nepueu & l'un de ses heritiers aprez nommez/ le reste des deniers/ que icelle testatrice a audit grand party sous le nom dudit Sr Thomas Fortin/ qui est tout ce qui reste/ desduit les 1,000 liures leguees ausdits pauures & les 150 liures tournois pour les dons leguez pour marier pauures filles/ pour dudit reste d'iceluy credit/ tant de principal que de dons/ faire & disposer par ledit Pierre Charly comme de sa chose propre/ & sans qu'il soit tenu le rapporter ou conferer à la masse d'hoyrie de ladite testatrice auec ses heritiers ou coheritiers/ le faisant en ce son heritier particulier. Item, ladite testatrice donne & legue à quatre filles d'un nommé Willard de Parcieu son voisin/ à chacune d'elles une robbe iusques à 5 liures tournois/ lesquelles leur veult estre deliurees ou elles suruiuront à ladite testatrice/ incontinent aprez son decez & trespas/ pour une fois/ & non autrement. Item, ladite testatrice donne & legue à Antoinette/ femme de Pierre Valiant tissotier/ iadis seruante de ladite testatrice/ la somme de 100 liures tournois/ laquelle luy veult estre payee pour une fois aprez

le decez de ladite testatrice. Item, donne & legue icelle testatrice à une sienne chambriere qu'elle a dit estre nommee Pernette / ieune fille / la somme de 50 livres / laquelle luy veult estre payee pour une fois lorsqu'elle sera mariee / & cas demeurant que ladite Pernette decedast sans estre mariee / donne & legue ladite somme aux pauvres à la nomination dudit Ferrin / & aprez luy / desdits recteurs. Item, donne & legue icelle testatrice à autre Pernette sa vieille chambriere qu'elle tient à la grange de Parcieu / une pension viagere de 10 livres / d'un poincon de trois asnees de vin & d'une asnee bled froment / le tout bon / pur / net & marchand / mesure dudit lieu / laquelle veult estre payee à ladite Pernette / & tant qu'elle vivra / par sesdits heritiers & substituez aprez nommez / par chacun an / à commencer aprez le decez d'icelle testatrice : declarant icelle testatrice avoir 18 livres tournois appartenant à ladite Pernette / tant pour reste de ses gages que deniers qu'elle lui a baillez en garde / laquelle somme lui veult estre restituee apres le decez de ladite testatrice. Item, ladite testatrice a donné & legué à Jacquesme Pallasson / iadis son iardinier / lequel demeure en la paroisse de Parcieu / une pension annuelle & viagere de deux asnees bled froment / bon / pur & marchand / mesure du lieu / laquelle elle veult estre payee audit Jacquesme & à ses enfants / tant qu'ils vivront / & non plus autrement / aprez le decez de ladite testatrice / & veult & entend icelle testatrice que ladite pension puisse estre rachetee par ses heritiers & substituez / en payant audit Pallasson ou à sesdits enfants / la somme de 100 livres tournois / quand bon semblera à ses heritiers. Item, ladite testa-

trice donne & legue à Claude Chomel son servi-
teur/ pour une fois/ la somme de 10 livres tour-
nois/ laquelle veult lui estre payee aprez son
decez: declarant estre debitrece audit Chomel de
30 livres tournois/ tant pour reste de ses gages
que pour deniers qu'il lui a baillez en garde/ les-
quelles 30 livres tournois luy veult estre resti-
tuees aprez son decez. Item/ la mesme testatrice
donne & legue à Benoist Frotté/ son grangier
dudit lieu de Parcieu/ la somme de 10 livres/ à
la femme dudit grangier & à la niepce de la gran-
giere/ à chacune une cotte iusques à 5 livres
tournois/ lesquelles leur veult estre payees res-
pectivement & aprez son decez. Item/ ladite testa-
trice/ pour bonnes considerations/ à ce la mou-
vant/ a donné & legué/ donne & legue par ces
presentes/ audit Sr. Thomas Forrin/ demeu-
rant audit Lion/ les usufruicts/ proufits/ reve-
nus & iouissance de la grange & tenement qu'elle
a audit lieu de Parcieu/ en quoy que ladite grange
consiste/ soit en mesonnaiges/ bastiments/ iar-
dins/ fonds/ heritages & immeubles quelconques/
& tant celle ou ladite testatrice a coustume ha-
biter que celle ou elle tient son grangier/ avec
toutes les pensions qui sont deues à ladite testa-
trice tant audit lieu de Parcieu que lieux circon-
voisins/ qui peuvent monter à la quantité de
vingt asnees bled par chacun an ou environ/ pour
en iouir & user par ledit Forrin & les siens/ &
autres qu'il plaira audit Forrin legataire ordonner
aprez son decez/ pendant & durant le temps de
vingt ans continuelz & consecutifs à compter du
iour du decez de ladite testatrice: tant seulement
& outre ce/ donne & legue audit Forrin & aux
siens susdits/ pendant ledit temps de vingt ans/

l'usage & iouissance des biens meubles d'icelle
testatrice / de quelque qualité / nature & con-
dition qu'ils seront / tant en ladite grange que celle
ou habite son grangier audit lieu de Parcieu / &
veult & entend icelle testatrice que ledit Fortin
legataire & les siens susdits puissent incontinent
aprez le decez de ladite testatrice prendre & ap-
prehender la possession & iouissance reelle & ac-
tuelle des choses ci-dessus leguees / sans recog-
noissance & cause de benefice d'inuentaire / ne aul-
tre requisition: mais prohibe & deffend expresse-
ment à sesdits heritiers & successeurs aprez nom-
mez & à tous aultres n'empescher ledit Fortin &
les siens susdits en ladite possession & iouissance
reelle & actuelle desdites maison & grange / en
l'estat qu'elle sera lors dudit decez / & tout ainsi
qu'elle se trouuera meublee & garnie / & sans
que iceluy Fortin / comme usufruictier ou aultre-
ment / soit tenu de prester aucune caution / ne
prester & rendre aucun compte & reliquat desdits
biens meubles / & à ces fins venant le decez de
ladite testatrice / icelle testatrice / pour le faict
dudit usufruict a transferé & transporte en la
personne dudit Fortin & des siens susdits / tous
droicts & proprieté de possession pour le temps
susdit / & au cas ou lesdits heritiers soubsnommez
vinssent à troubler ou à empescher ledit Fortin
& les siens susdits / en la iouissance actuelle des-
dits biens leguez / ou qu'ils le voulsissent contrain-
dre à faire inuentaire / bailler caution / ou de les
prendre par les mains desdits heritiers / en ce cas
ladite testatrice a reuoqué & reuoque l'institution
d'heritier faite au proufit de sesdits heritiers aprez
nommez: en ce cas / a institué & institue &
nomme de sa propre bouche ses heritiers uniuersels

en tous ses biens/ les pauures de l'Aumosne ge-
nerale de cette ville de Lion: car telle est la
volonté d'icelle testatrice. Item, donne & legue
à Germain Borgne de Cahors/ cordonnier habi-
tant à Lyon/ quatre asnees bled froment/ bon/
pur & marchand/ lesquelles luy veult estre deli-
urées aprez son decez. Item, ladite testatrice a
donné & legué & par droit d'institution à tous
autres pretendant auoir droit sur sesdits biens/ la
somme de 5 sols tournois/ laquelle leur veult estre
payee/ & à chacun d'eulx pour une fois/ aprez
le decez d'icelle testatrice/ & à ce les a faits &
instituez par chacun d'eulx ses heritiers particu-
liers/ sans pouuoir aultre chose quereller ne de-
mander sur sesdits biens. Item, ladite testatrice a
declaré & declare estre debitrice des sommes sui-
uantes/ à scauoir/ à M. Jacques......./ apothi-
caire à la Grenette/ de 8 liures ou enuiron/ a
Benoist Bertrand/ en rue Galnerie/ d'autres
8 liures pour vente de cartons (sic)/ & prest de
........../ de 60 liures 1 sol pour reste d'une terre
que modernement elle a acquise de luy/ & finale-
ment ladite testatrice au residu de tous & cha-
cuns sesdits biens meubles & immeubles/ presents
& aduenir quelconques/ desquels elle n'a cy dessus
disposé ni ordonné/ a fait/ constitué/ creé &
nommé/ & par ces presentes fait/ constitué/
creé & nommé/ & par ces presentes fait/ con-
stitue/ cree & nomme de sa propre bouche ses
heritiers uniuersels/ à scauoir/ ses bien-aimez
Jacques Charlin dit Labé & ledit Pierre Char-
lin son frere/ nepueux de ladite testatrice &
enfants de feu Francois Charlin dit Labé son
frere/ demeurant à Lyon/ & chacun d'eulx/ par
moitié & egale portion/ & leurs enfants masles/

P

naturels & legitimes & de chacun d'eulx / & cas aduenant que lesdits nepueux heritiers susdits ou leurs enfants masles vinssent à deceder sans enfants masles & legitimes / audit cas & icelluy aduenant / ladite testatrice a substitué & substitue en tout lesdits biens / les filles descendans du degré de lesdits heritiers / pour iouir par elles des biens de ladite testatrice / leur vie & de chacune d'elles durant / & aprez le decez de lesdits nepueux & heritiers / ou de leurs enfants masles & de leursdites filles / au cas que lesdits nepueux ou leurs enfants masles decedassent sans enfants masles / audit cas & icelluy aduenant / ladite testatrice a substitué & substitue en lesdits biens les pauures de l'Aumosne generale de cette ville de Lyon / à la charge de payer & acquitter ses dettes / legats & frais funeraires / de les accomplir sans aucune exception ne figure de procez / declarant par exprez ladite testatrice qu'elle n'a voulu ne entendu / mais a expressément prohibé & deffendu / & deffend par ces presentes / tant à lesdits heritiers que substituez / l'alienation de ses biens ou parti d'iceulx / & toute distraction de quarte trebellianique / parce qu'elle veult lesdits biens estre conseruez en sa maison & famille / pour en defaut d'icelle paruenir auxdits pauures / en faueur desquels ladite prohibition a esté par elle faite. Ladite testatrice a fait par ces presentes executeur de ce present son testament ledit Sr. Thomas Forrin / auquel elle donne pouuoir & puissance de prendre de lesdits biens pour l'entier accomplissement de cedit present son testament : priant & requerant ladite testatrice les tesmoins aprez nommez d'estre recordes de cette presente ordonnance de derniere volonté / la

tenir secrette iusques à ce qu'il plaira à Dieu l'auoir appelée/ & aprez en porter bon tesmoignage en tempt & lieu: priant aussy & requerant ledit notaire & tabellion royal dessoubs signé de la rediger par escript/ la minuter & estendre au long la substance de fait tout mesme/ & aprez en faire expedition à qui appartiendra/ moyennant salaire competent. Fait & passé à Lyon en la maison d'habitation dudit Sr. Tomas Fortin/ ladite testatrice estant au lit malade le samedi 28e iour d'apuril 1565: presents Bernardo Lappory/ Antoine Pansy/ florentin/ Martin Prevost/ apothicaire/ Me Claude Alamani/ maistre ez arts/ Germain Vacque/ cordonnier/ Pierre Maliquet/ cousturier/ Claude Panissera/ piedmontois/ tout demeurant à Lyon/ tesmoins appellez & requis/ laquelle testatrice/ ensemble lesdits Lappory/ Pansy/ Alamani/ Panissera & Prevost ont signé/ & non lesdits Maliquet & Vacque/ ne scachans signer/ deuement requis/ suiuant l'ordonnance.

Fin.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Tiré à

CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES

Edwin Tross. J. Enschedé & Fils.

Imprimé par

JEAN ENSCHEDÉ ET FILS A HARLEM.



Pour

M. EDWIN TROSS A PARIS

M. DCCC. LXXI.